

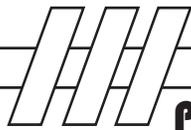
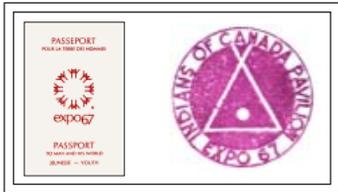
expo67 



Chief Henry Speck - "Sea Monster" - Masque de dance

PAVILLONS PRIVÉS

PAVILLON DES INDIENS DU CANADA

**Pavillon des Indiens du Canada**

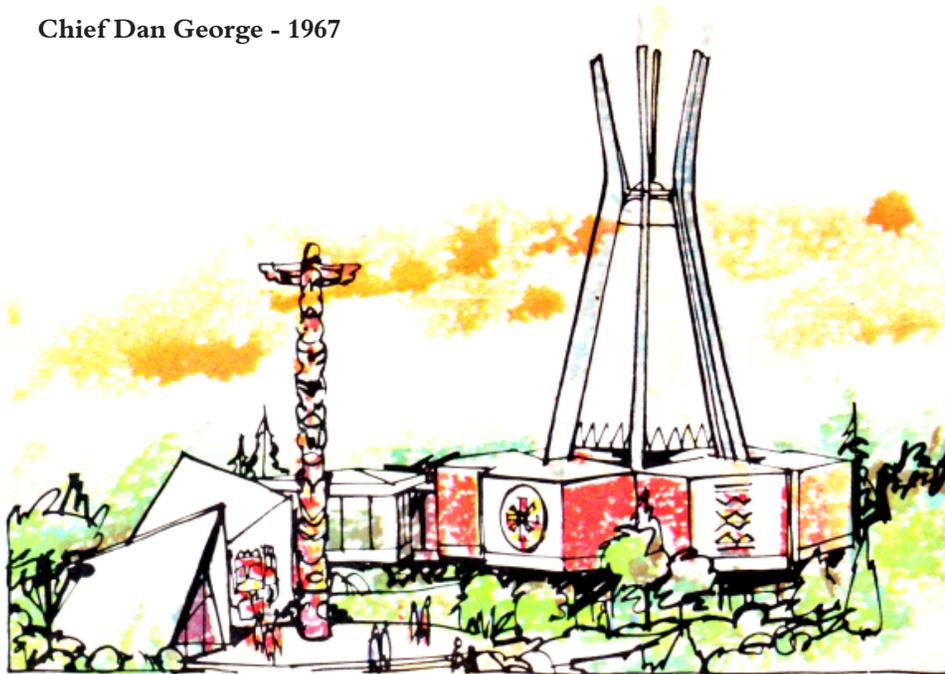
VISA

Thème : “La lutte des Indiens face à l’acceptation d’une société technologique moderne avec sa culture de masse tout en préservant son identité, son intégrité personnelle, ainsi que les valeurs morales et spirituelles de ses ancêtres”

Journée officielle : 4 août

“Oh Canada, how can I celebrate with you this Centenary, this hundred years? Shall I thank you for the reserves that are left to me of my beautiful forests? For the canned fish of my rivers? For the loss of my pride and authority, even among my own people? For the lack of my will to fight back? No! I must forget what’s past and gone.”

Chief Dan George - 1967



Indiens du Canada

**“NOUS AVONS ACCUEILLI EN AMIS LES PREMIERS BLANCS
NOUS LES AVONS NOURRIS, CONDUITS À TRAVERS LA FORÊT**

Les grands découvreurs du Canada ont voyagé en canots indiens, chaussés les raquettes indiennes, consommé des aliments indiens, habité dans des cabanes indiennes. Sans leurs amis indiens, nul d’entre eux n’aurait pu ni survivre ni se déplacer. C’est nous qui avons accueilli les premiers Blancs.”

L’Exposition universelle de Montréal est la première Expo à offrir aux Amérindiens une voix; un pavillon qui non seulement leur appartient, mais leur permet de se présenter tel qu’ils sont, en réajustant les perceptions historiques et sociales qui nous furent enseignées à grand coup de catéchisme, de martyrs et d’âmes en perdition. Pour la première fois lors d’une exposition internationale, les « Indiens » ne font plus partie de la section divertissement, au sein des multiples « villages » ethniques si dégradants pour ces populations.

Mais le choc fut brutal au sein des visiteurs « Blancs », et plus particulièrement parmi les Canadiens qui, en 1967, fêtaient non seulement le centenaire de la Confédération, mais aussi 100 ans d’assimilation, 100 ans de négation du droit le plus simple qui consiste pour les populations autochtones du droit de pouvoir prendre ses propres décisions quant à son avenir et à celui de ses enfants...

Le Pavillon des Indiens du Canada ouvrait, pour la première fois, les yeux de ceux qui ne les connaissaient que via les rapports officiels ou par le biais d’histoires transmises par les missionnaires - ces individus au service de l’acculturation et du pouvoir établi. Bien sûr que ce pavillon dérangeait, une partie des visiteurs ne terminaient pas la visite et retournaient par où ils étaient entrés souvent en criant au mensonge. Le

premier ministre du Canada, lui-même, alors qu'il visitait le pavillon lors de la visite d'Elizabeth II, s'arrangea pour recevoir un appel téléphonique d'urgence, ce qui lui permit de quitter le pavillon dès le début de la visite – il n'y revint jamais d'ailleurs. Elizabeth II termina la visite, mais n'émit aucun commentaire... Or les Amérindiens ne sont pas des citoyens canadiens, ce sont des citoyens de Sa Majesté, des citoyens de la couronne!



Elizabeth II visitant le pavillon

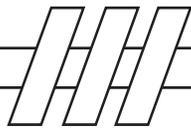
D'ailleurs la genèse du pavillon ne fut pas simple et il faut attendre à la fin de 1965 pour que soit confirmée la présence des Amérindiens à l'Expo 67.

Les plans initiaux étaient de présenter les Indiens du Canada au sein d'une section du pavillon du Canada – comme cela s'est toujours fait auparavant lors d'expositions antérieures. Le premier scénario pour le pavillon canadien était d'avoir une section présentant les autochtones au sein d'une « forêt de rêve », à travers laquelle serait présenté plusieurs pièces provenant des musées canadiens. La vision était celle de la situation des Indiens préconfédération, excluant alors ceux-ci de la commémoration du centenaire de la Confédération canadienne.

C'était sans compter sur les développements politiques que connaissaient les Premières Nations dans les années 1960. Dès 1961, deux des trois groupes autochtones du Canada, les Amérindiens ainsi que les Métis, sont regroupés au sein d'une même organisation, le « National Indian Council » (NIC). Dès le début du NIC, il était devenu clair que les Amérindiens voudraient participer aux célébrations du centenaire de la Confédération à leur manière.

Les représentants du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien ont rapidement réalisé qu'ils devaient faciliter une meilleure représentation des Premières Nations à l'Expo 67, événement central des célébrations de la Confédération. Ce fut, en grande partie, le résultat des pressions du NIC qui a fait reculer le gouvernement fédéral et qui a permis une représentation « privée » (bien que financé par le ministère) des Amérindiens à l'Expo 67. Mais tout n'était pas encore réglé, car ce que le ministère voulait, c'était présenter une image positive de la situation des Premières Nations au Canada, alors que le NIC n'entendait pas se faire dicter par Ottawa le contenu du pavillon. En réalité, tout au long des cent ans de la Confédération, le gouvernement canadien a fait très peu pour améliorer le sort de ses populations autochtones et les Amérindiens entendaient le faire savoir!





La conception du pavillon devait être le résultat d'un appel de propositions limitées, incluant tout autant des concepteurs issus des Premières Nations que des « Blancs ». Lors de la sélection finale de la structure, les « artistes » autochtones ont présenté leur proposition par une série de dessins concepts. Puis vint la présentation de J.W. Francis, l'architecte du ministère des Affaires indiennes. Après avoir passé plus d'une heure à présenter le concept, à l'aide de diapositives, la maquette du pavillon proposée fut dévoilée. Reconnaisant facilement la manipulation, les représentants autochtones restèrent pour la plupart silencieux lorsqu'on leur demanda leurs opinions sur la proposition gouvernementale; jusqu'à ce que finalement, un des représentants ne finisse par dire « Bien puisque vous avez déjà dépensé près d'un quart de million de dollars jusqu'à maintenant, aussi bien continuer – aucune des autres propositions ne valent autant ». (“Well, since you have already spent a quarter of a million dollars to get this far you may as well go ahead. None of our works are worth a fraction of that”)



Maquette originale du pavillon

Indiens du Canada

Sauf qu'il était hors de question de laisser les fonctionnaires du ministère dicter le contenu du pavillon, et ce, malgré qu'on demanda à Robert Majoribanks, un Canadien d'origine britannique, de préparer le « storyboard » pour le pavillon. Celui-ci fit un travail remarquable, surtout si l'on considère que son employeur était le ministère et non les représentants des Premières Nations. Il effectua quatre consultations régionales afin de s'assurer que le pavillon serait, du moins en partie, représentatif des Amérindiens. La question était claire : « Que voulez-vous dire au peuple du Canada et du monde lorsqu'ils viendront à l'Expo, en 1967? »

« Mais la Réserve est notre dernière parcelle de territoire. Et nombreux sont nos frères qui craignent que si jamais elle devait disparaître, l'Indien disparaîtrait avec elle »

Est-ce que le contenu du pavillon représentait exactement les résultats de la consultation?... C'est difficile à dire, mais chose certaine, les multiples représentants autochtones qui vinrent à Montréal visiter leur pavillon en sont ressortis satisfaits. Il est évident que les membres du NIC ont eu une influence importante sur les textes finaux.

Beaucoup a été écrit sur la forme finale du pavillon des Indiens du Canada. Pour plusieurs, l'édifice demeure une représentation colonialiste des Premières Nations. D'ailleurs cette représentation est très réductrice en elle-même : le teepee, c'est-à-dire la forme principale du pavillon, représentant une tente amérindienne, est surtout une structure des Amérindiens des Plaines – dont la plus grande partie des représentants se retrouvent aux États-Unis. La très forte majorité des populations amérindiennes canadiennes ne construisent pas de teepee.

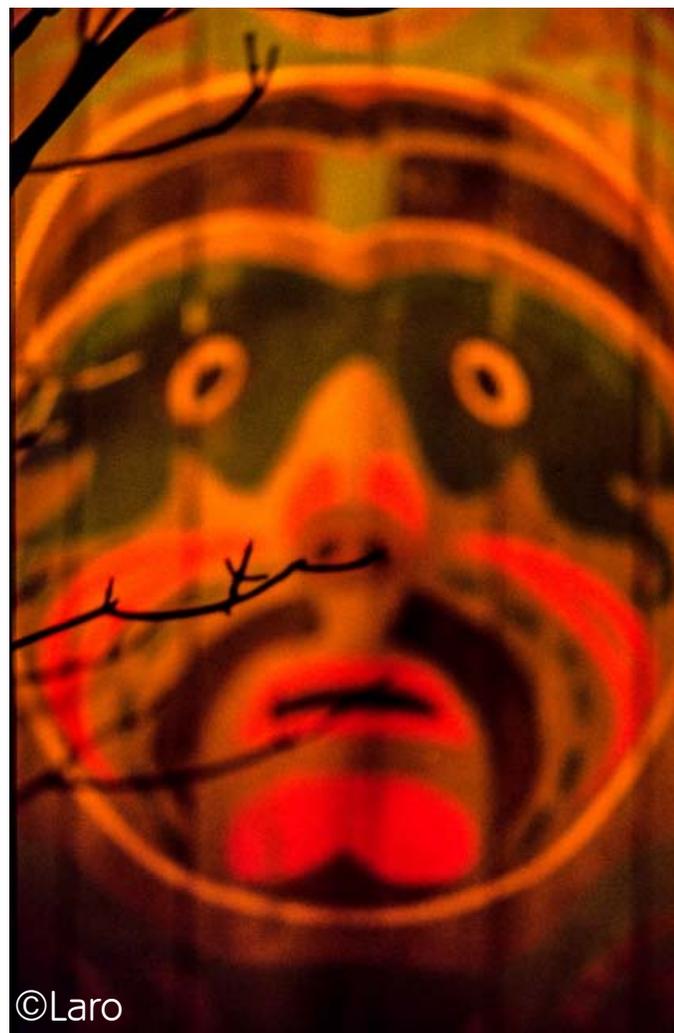
Il est évident que l'architecte préférait avoir un édifice qui répondait à la vision préconçue des visiteurs (autant canadiens qu'étrangers) à propos des Amérindiens. Pourtant, cette approche a été évitée, avec succès d'ailleurs, au niveau de la Place d'Afrique où l'on a soigneusement écarté les structures rappelant les huttes traditionnelles, au profit d'une architecture moderne et malgré tout, représentative.

Le visiteur, lorsqu'il approchait pour la première fois le pavillon, était confronté à une multitude de ces références traditionnelles : que ce soit le mât totémique Kwakiutl ou encore les peintures sur les façades de l'édifice, tout transpirait l'iconographie des livres d'histoire de la période. Ce qui contribua grandement au choc culturel senti lors de la visite du pavillon.

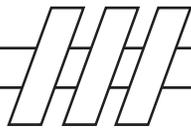


Durant cette période, le gouvernement fédéral entreprenait une série de discussions avec les chefs des Premières nations afin d'élaborer une nouvelle politique les concernant – discussions qui ont mené à la publication du malheureusement célèbre « Livre Blanc », qui fut rapidement tabletté. Par contre, la responsabilité de construire et d'animer le pavillon revenait d'abord aux Premières Nations. Cette situation, nouvelle pour la majorité des autochtones, contribua au

renforcement de la fierté des populations amérindiennes. Mais pas de là à dire que la présence autochtone à l'Expo 67 contribua à faire avancer leur cause. Avec plus de 3 millions de visiteurs, le pavillon a permis une meilleure compréhension de leur situation et même créa un mouvement de sympathie envers les Premières Nations, mais sans plus. On n'a qu'à penser à la situation des pensionnats pour le constater...



©Laro



Historiquement, les Amérindiens ont régulièrement participé aux expositions internationales, et ce depuis le XIX^e siècle. Mais ils étaient eux-mêmes en « exposition », plus particulièrement au sein de la section « Anthropologie » où se retrouvaient inclus systématiquement dans le groupe « amusement ». Les participations les plus significatives étaient évidemment celles aux expositions américaines, mais on les retrouve tout autant à Londres, à Paris, en Belgique, et ce, sous différentes formes.



Expo 1893 - Chicago - Participation canadienne à la section Anthropologie

C'est en 1904, à l'exposition de St-Louis, que la présence autochtone sera la plus significative. Cette foire, qui commémorait le centenaire de l'achat de la Louisiane, a été une des plus importantes (après celle de Chicago, en 1893), des grandes expositions américaines. Elle héritait non seulement de l'expérience de celle de Chicago, mais aussi bénéficiait des leçons apprises lors des expositions de 1889 et 1900, à Paris. Et ce qui ressort le plus des expositions parisiennes, c'est la très grande place que les « sciences de l'homme » (anthropologie, ethnologie, etc.) y occupent. Il faut prendre en compte, évidemment, que l'anthropologie

au XIX^e siècle est avant tout bâtie sur une vision coloniale des populations et est souvent conditionné par la vocation « missionnaire et salvatrice de l'humanité » qui était véhiculée par les pays occidentaux, dont les États-Unis.



Expo 1893 - Chicago - Section Anthropologie

Les organisateurs de l'exposition de St-Louis ont été plus loin que les expositions précédentes en incluant une « école indienne » parmi les pavillons dits 'gouvernementaux', c'est-à-dire sous la responsabilité du gouvernement américain. Bien qu'une place importante a été accordée aux différentes populations autochtones de l'Amérique du Nord par le 'Smithsonian Museum' au sein des objets exposés du gouvernement américain, il fut décidé de construire une école modèle pour les jeunes Amérindiens afin de démontrer les bienfaits de l'assimilation par le modèle scolaire proposé. Camille Krantz, le commissaire général du

gouvernement français à l'exposition de Chicago, dans son rapport au gouvernement français, décrit bien la vision du modèle scolaire amérindien :

« Il y a en Amérique une catégorie d'écoles spéciales à ce pays et qui présentent un très grand intérêt au point de vue humanitaire autant qu'au point de vue de l'enseignement professionnel: ce sont les écoles pour les Indiens et pour les nègres. Il ne s'agit plus (...) de développer l'intelligence par l'étude des applications industrielles de la science. Le travail manuel ne vient pas s'adjoindre à l'enseignement théorique et complet des mathématiques, des sciences et de la littérature, uniquement pour donner à l'élève une connaissance générale de tous les métiers et une aptitude à choisir plus facilement la voie qu'il prétend suivre. Non, le travail manuel prend la première place; C'est l'enseignement général qui devient ici un complément. Et cependant la direction donnée aux travaux de l'atelier ne comporte pas non plus l'apprentissage d'un métier spécial.

*Ce qu'il faut obtenir, rapidement et sûrement, c'est le résultat pratique, immédiat, des leçons du maître. L'indien n'apprend pas un métier dans lequel il pourra gagner facilement et largement sa vie. Il apprend à se suffire à lui-même. L'habileté professionnelle n'est pas indispensable, et ce n'est pas elle qu'on recherche à l'école. (...) La préoccupation dominante dans l'école indienne est donc d'armer les jeunes gens pour cette existence difficile. La multiplicité des connaissances techniques à apprendre justifie amplement le peu d'étendue donnée à chacune. Ce sont des notions superficielles, mais suffisantes, plutôt qu'un véritable enseignement. » **

L'école « indienne » faisait partie des différentes présentations sur les populations dites « primitives » que l'on retrouvera dans pratiquement toutes les grandes expositions internationales jusqu'au milieu du XXe siècle – même celle de Bruxelles, en 1958, comportait un pavillon central

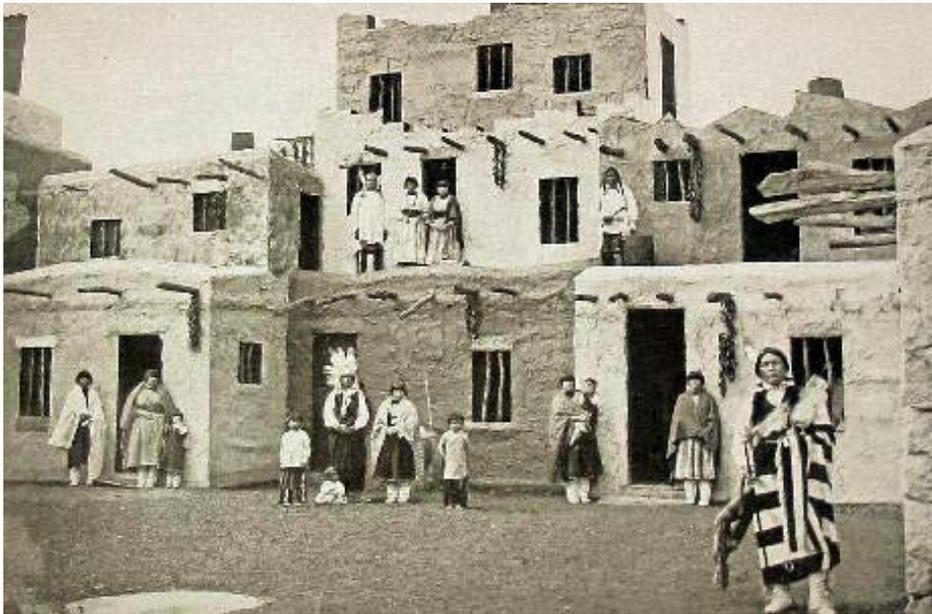
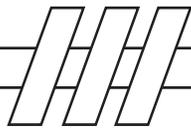
sur les colonies belges du Congo. Il faudra attendre l'Expo 67 pour que finalement on mette fin, lors d'exposition internationale, à ce type d'exhibits.



Pavillon "École Indienne" - Exposition de St-Louis 1904

Évidemment, ce genre de présentation ne faisait que renforcer la conviction des visiteurs du bien-fondé de l'assimilation rapide et complète des Premières Nations au sein de la population. Surtout que parallèlement aux présentations dites « anthropologiques » que l'on retrouvait à ces expositions, nous retrouvions, au sein de la section amusement, plusieurs « villages » représentant différentes populations autochtones provenant de tous les coins de la planète. C'est ainsi qu'à l'exposition de Chicago et de celle de St-Louis, nous pouvions voir le « Village esquimau », celui des « Pigmés Mbuti » ainsi que les « habitations des Indiens Pueblo de Mesa Verde » sans oublier les « Aïnus » du Japon et les « Visayans » des Philippines et j'en passe... Dans tous les cas, il s'agissait de population locale qui avaient été « invité » (ou tout simplement amené sous fausse représentation) à participer à l'exposition en poursuivant simplement leurs activités de tous les jours dans des villages reconstitués et ouverts aux observations des visiteurs, comme dans un enclos pour les lions et les bisons!

*Exposition internationale de Chicago en 1893, publiés sous la direction de M. Camille Krantz, Comité 33 - Éducation et Enseignement, Paris 1894.



“Village des Indiens Pueblo de Mesa Verde” - Exposition de St-Louis 1904

Le Canada se fit un devoir de faire une contribution tout autant pour la section anthropologie qu’amusement. Entre autres, lors de l’exposition de Chicago, le gouvernement canadien envoya un groupe d’Amérindiens Kwakwaka’wakw afin de participer à la section amusement ainsi qu’à l’école indienne.



Contribution canadienne - Exposition de Chicago 1893

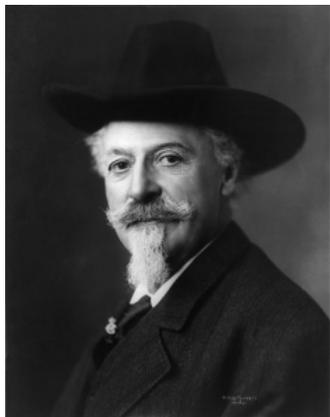


“Village Esquimau” - Exposition de Chicago 1893

On retrouve ici le dilemme dans lequel les participants autochtones se retrouvaient : pour les jeunes qui participaient à la section « école », il s’agissait de démontrer les résultats positifs de l’assimilation et pour leurs parents, qui se retrouvaient dans le « village Kwakwaka’wakw », on voulait mettre en évidence le côté primitif de leur société, en les assimilant même à des cannibales, afin de maintenir, auprès des visiteurs, une peur ainsi qu’un état de supériorité face à ces populations autochtones – il ne s’agissait en aucun cas de mettre en valeur leur culture, mais plutôt de renforcer les clichés traditionnels. L’« Indien de spectacle » (show indien) à ses racines dans ce genre de représentation caricaturale de sa société.

Mais ce fut grâce, entre autres, à William Frederick Cody, connu surtout sous son nom de scène de « Buffalo Bill » que c'est développé cette vision pseudo-culturelle de la société Amérindienne, vision qui tarde à disparaître, ne serait-ce qu'au cinéma!

Né en 1846, il participe aux guerres indiennes en tant qu'éclaireur dès l'âge de quatorze ans. Parallèlement, il contribue de façon importante au développement du « Pony Express » vers l'ouest des États-Unis. À la fin des guerres indiennes, William Cody exerce plusieurs petits métiers, mais rien de significatif. Il est cependant un amateur du cirque de P.T. Barnum (P.T. Barnum's Grand Traveling Museum, Menagerie, Caravan, and Circus) et réalise rapidement le potentiel de ce genre de spectacle.

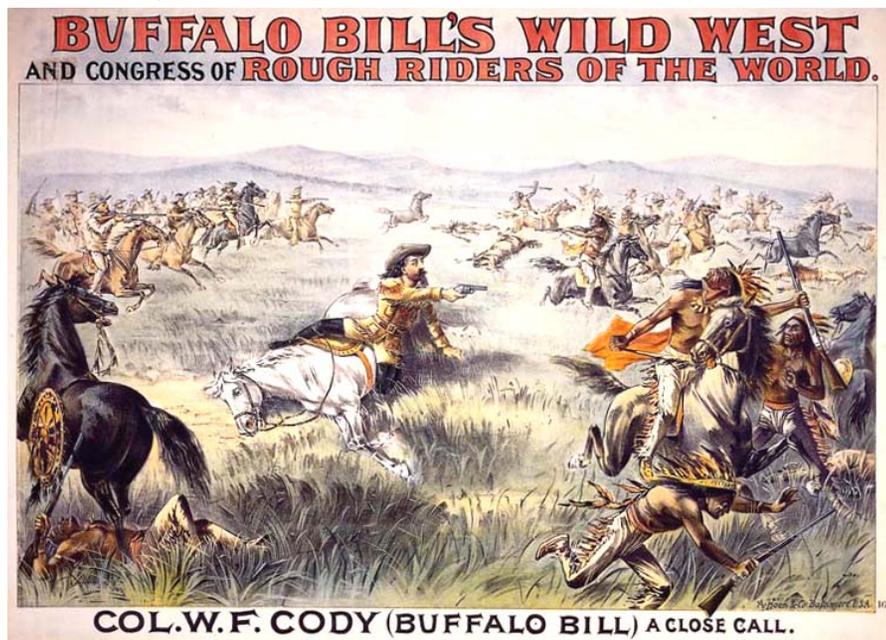


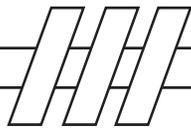
De 1882 à 1912, il organise et dirige un spectacle à grand déploiement entièrement basé sur la conquête, les victoires des guerres indiennes par la cavalerie américaine ainsi que sur le mythe des « Braves », ces guerriers amérindiens que rien n'effraient : le Buffalo Bill's Wild West Show. C'est un succès immédiat, entre autres parce que Cody n'utilise pas des figurants comme guerriers amérindiens, mais va plutôt en recruter de véritables au sein de différentes tribus – le réalisme sera son gage de succès.



Buffalo Bill's Wild West en tournée en Europe

Une tournée le conduit lui et sa troupe dans toute l'Amérique du Nord et en Europe. Sitting Bull participera au *Wild West Show* en 1885 aux États-Unis et au Canada. En 1886, il se produit une première fois en France, à Paris et Dijon. Il y reviendra en 1889, mais cette fois-ci c'est comme participant officiel de l'Exposition universelle de Paris. Pour les Européens, c'était un spectacle étonnant pour l'époque, destiné à recréer l'atmosphère de l'Ouest américain dans toute son





authenticité (du moins celle de l'imaginaire des visiteurs). Les scènes de la vie des pionniers illustraient des thèmes tels que la chasse au bison, le Pony Express, l'attaque d'une diligence et de la cabane d'un pionnier par les Amérindiens. On y retrouvait une simulation de la bataille de « Little Bighorn » ainsi que celle de « Summit Spring ».

– on dit même que certaines journées, il y avait plus de visiteurs au *Wild West Show* qu'il y en avait dans la section amusement de l'exposition! Les organisateurs de l'Exposition de St-Louis n'ont pas fait la même erreur et ont intégré le spectacle de Cody dans la programmation officielle.

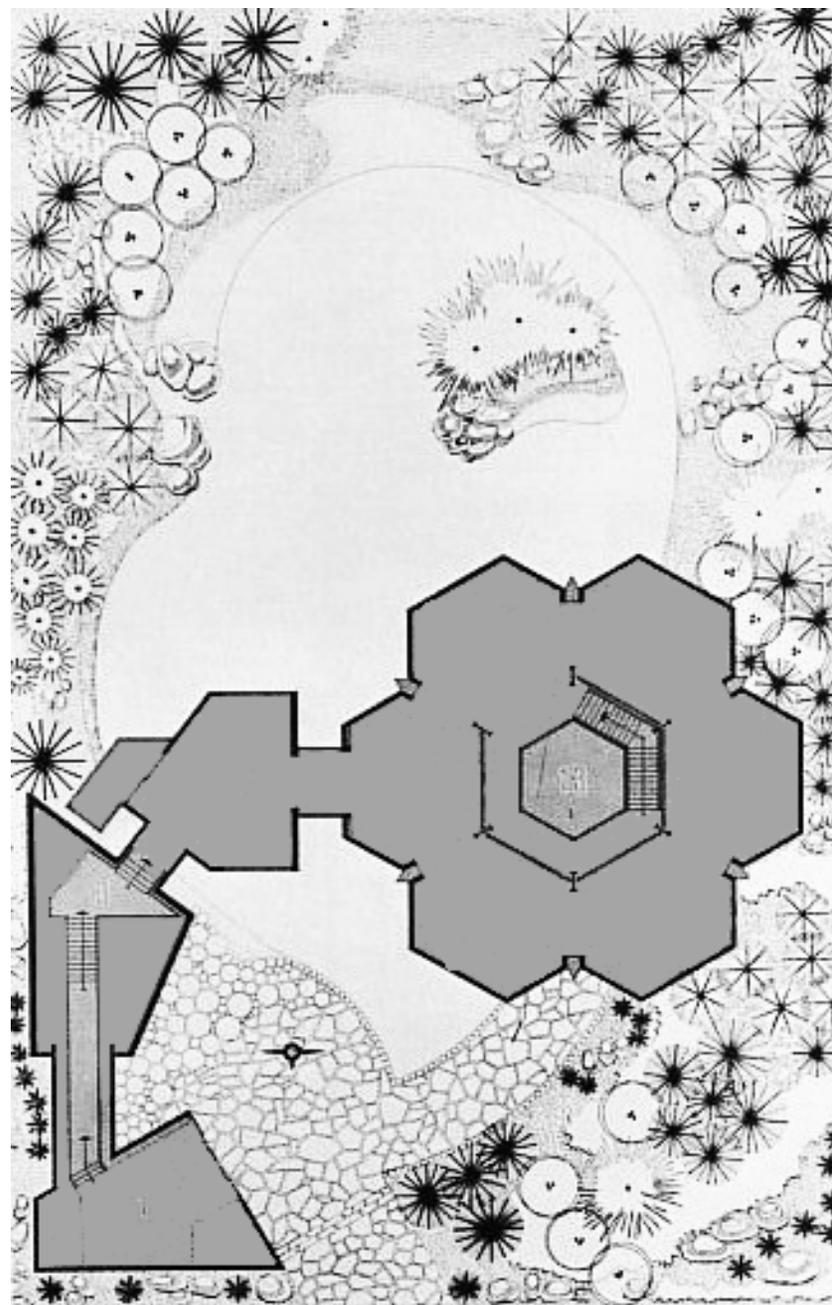
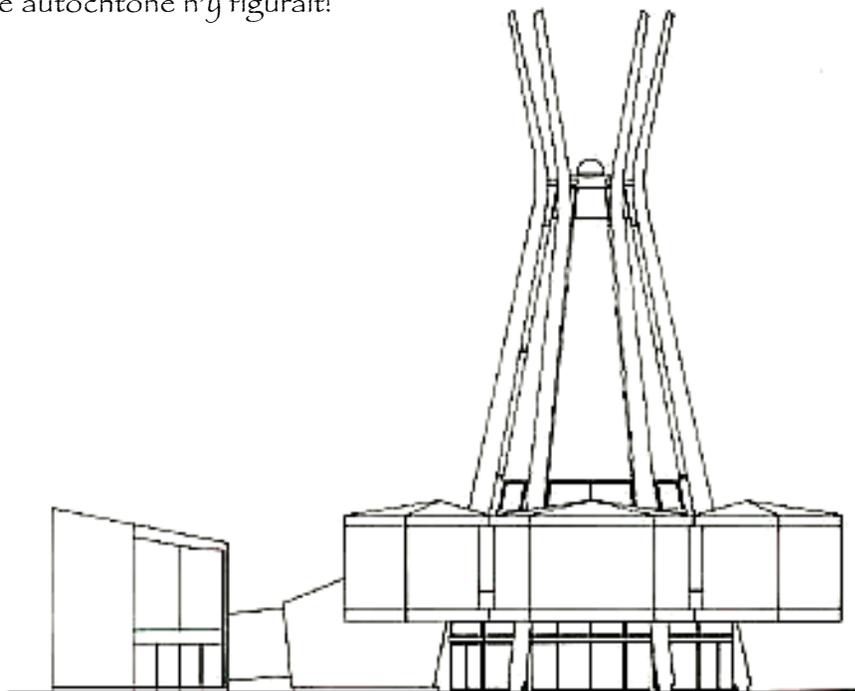


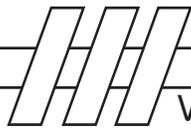
Carte postale figurant deux participants au Buffalo Bill's Wild West Show

Fort de son succès à l'Exposition de 1889, Cody fut invité à participer à celle de Chicago, mais rapidement, les sommes demandées par Cody pour présenter son *Wild West Show* ont fait que celui-ci fut définitivement écarté de la programmation. Mais Cody avait très bien compris le potentiel que représentait cet événement; il loua un immense terrain adjacent au site de l'exposition et y présenta, de façon non officielle, son spectacle, malgré la forte opposition du comité d'organisation de l'Exposition de Chicago. Et ce fut un succès immédiat

Jusqu'en 1967, voilà l'image que les Amérindiens projetaient aux visiteurs : une population mal-éduquée, difficilement assimilable, des citoyens de seconde-classe, une caricature de leur culture. On comprend mieux pourquoi les présentations du pavillon à l'Expo 67 ont tellement surpris et souvent choqué. En quelques minutes, on découvrait une réalité que nous ne voulions pas voir. En quelques minutes, on se sentait responsable... Et malgré tout, le ton du pavillon n'était pas agressif; il était même fort conciliant.

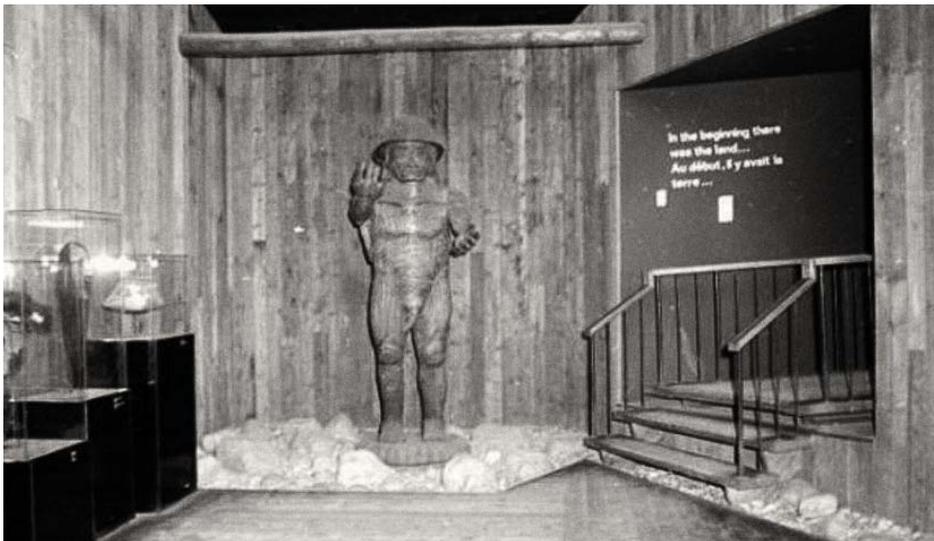
La localisation du pavillon, sur l'île Notre-Dame, demeure significative : il se retrouve à la fin nord d'un croissant dont le pavillon du Canada en est le centre et dont le pavillon du Québec occupe la fin sud du croissant. Surnommé de façon non officielle la « Place du Canada », on y retrouvait, en plus du Canada, les pavillons de l'ensemble des provinces canadiennes. À l'est du pavillon des Indiens du Canada se trouvait le pavillon sur les Nations-Unies et le pavillon chrétien... Volontairement ou pas, les Amérindiens se retrouvaient presque au sein de la Place du Canada, mais pas tout à fait – ce qui représente bien la position des Premières Nations dans les années 1960 : situé sur le territoire canadien, mais n'en faisant pas réellement partie. Cette situation se reflète bien au niveau de l'Arbre des Canadiens, cette immense sculpture-structure que nous retrouvions à l'entrée du pavillon du Canada, de couleurs rouge-orangé et qui était composé de centaines de photos de citoyens canadiens, censées représenter la diversité canadienne – mais aucun visage autochtone n'y figurait!





« La guerre et les traités de paix nous ont privés de nos territoires. L'Homme Blanc se fit la guerre entre eux pour nos territoires et nous furent entraînés dans les guerres de l'Homme Blanc. Les guerres se terminèrent par des traités et nos territoires devinrent la propriété de l'Homme Blanc. Bon nombre d'entre nous estiment que ce fut alors un marché de dupes »

Le pavillon en soi était tout de même assez modeste et les éléments d'exposition relativement simples – on y retrouvait peu d'artefacts autochtones traditionnels. La présentation était composée majoritairement de panneau avec des messages simples, accompagnée de photos et de documents qui servaient en quelque sorte de pièces justificatives aux messages. L'exposition présentait leur rapport avec l'environnement, leur mode de vie ancestrale, ainsi que leur adaptation difficile à la société dominante non autochtone.



© Ville de Montréal

Au début était la terre...

Indiens du Canada





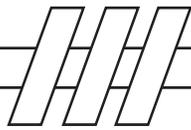
Dès la première section, on comprenait rapidement que ce n'était pas pour être un pavillon sur le mode de vie ancestral des autochtones, mais bien un portrait de la réalité actuelle à laquelle étaient confrontés chaque jour les Amérindiens. On y retrouvait une dénonciation des traités de paix, traités qui furent très peu respectés de toute façon. Le tout s'inscrivait dans un cadre historique de la colonisation des territoires autochtones. Puis nous passons graduellement vers la section que je considère comme la plus significative : l'assimilation par la religion et l'école des Blancs (surtout les pensionnats). Le texte à l'entrée de la section « religion » était très significatif :

« Les premiers missionnaires nous considéraient comme des païens. Ils nous ont inculqué leur propre conception de Dieu, du ciel, de l'enfer, du péché et du salut éternel. Or déjà, et bien avant, nous conversions avec Dieu, que nous nommions Grand Esprit ».

La question religieuse n'était pas seulement liée au travail des missionnaires qui non seulement essayait de convertir les Amérindiens au christianisme, mais qui étaient aussi responsable des politiques du ministère des Affaires indiennes visant l'interdiction de plusieurs danses traditionnelles ainsi que des rites chamanistes comme étant des pratiques contraires aux principes de la civilisation. La question religieuse était aussi celle de l'éducation donnée aux Amérindiens – c'est le scandale des pensionnats qui est ici dénoncé.

Tout comme aux États-Unis, le gouvernement fédéral est rapidement arrivé à la conclusion que seule l'assimilation des autochtones est acceptable et que l'école est le véhicule à privilégier. Face à cette nouvelle réalité, les différents clergés ont eu comme mission « d'éduquer les Indiens » afin d'en faire des citoyens respectueux des valeurs « occidentales » (du moins, celle de l'Homme Blanc). Pour ce faire,





plusieurs écoles-orphelinats ont été construites dans l'ensemble du territoire canadien, le gouvernement fédéral finançant en grande partie ces institutions. Mais pour faire venir les enfants vers les pensionnats, localisés souvent très loin des villages, il a fallu user de persuasion – pour ne pas dire de chantage!

« L'école des Blancs, un milieu étranger pour l'enfant Indien. En arrivant à l'école, celui-ci doit commencer par apprendre une langue qui lui était étrangère ».

On offrait aux parents d'éduquer leurs enfants dans un milieu sain et sécuritaire, leur garantissant une sécurité alimentaire qui était souvent problématique dans les villages et en leur promettant que leurs enfants seront mieux équipés pour faire face aux dures réalités de leur futur. Le discours était convainquant et plusieurs générations d'enfants autochtones firent les frais de ce système. En fait, il ne se terminera que plusieurs décennies après l'Expo 67, dans un scandale faisant état de pratiques inacceptables à tous les niveaux – pratiques qui avaient pour but le génocide culturel de ces populations. Ce n'est que dernièrement (juin 2008) que le gouvernement canadien accepta ses responsabilités face aux pensionnats. Le premier ministre présenta, au nom de tous les Canadiens, des excuses officielles, dont voici un extrait :

«Le système des pensionnats indiens avait deux principaux objectifs : isoler les enfants et les soustraire à l'influence de leurs foyers, de leurs familles, de leurs traditions et de leur culture, et les intégrer par l'assimilation dans la culture dominante. Ces objectifs reposaient sur l'hypothèse que les cultures et les croyances spirituelles des Autochtones étaient inférieures. D'ailleurs, certains cherchaient, selon une expression devenue tristement célèbre, « à tuer l'Indien au sein de l'enfant » (...)

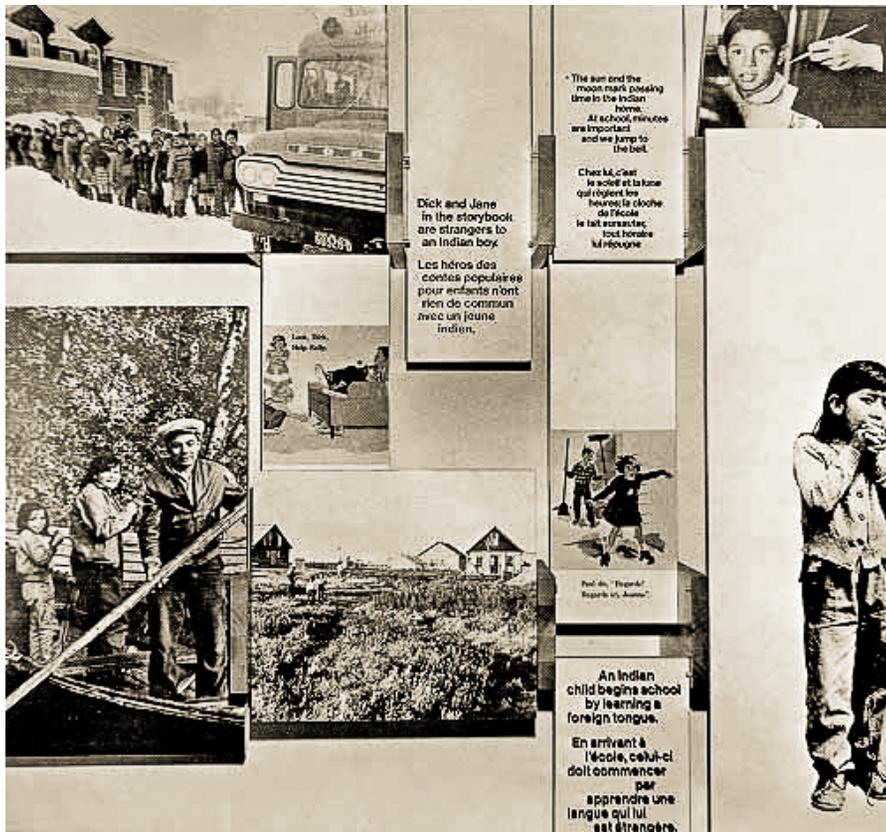
La plupart des pensionnats étaient dirigés conjointement avec les Églises anglicane, catholique, presbytérienne ou unie. Le gouvernement du Canada a érigé un système d'éducation dans le cadre duquel de très jeunes enfants ont souvent été arrachés à leurs foyers et, dans bien des cas, emmenés loin de leurs communautés. Bon nombre d'entre eux étaient nourris, vêtus et logés de façon inadéquate.

Tous étaient privés des soins et du soutien de leurs parents, de leurs grands-parents et de leurs communautés. Les langues et les pratiques culturelles des Premières nations, des Inuits et des Métis étaient interdites dans ces écoles. (...)

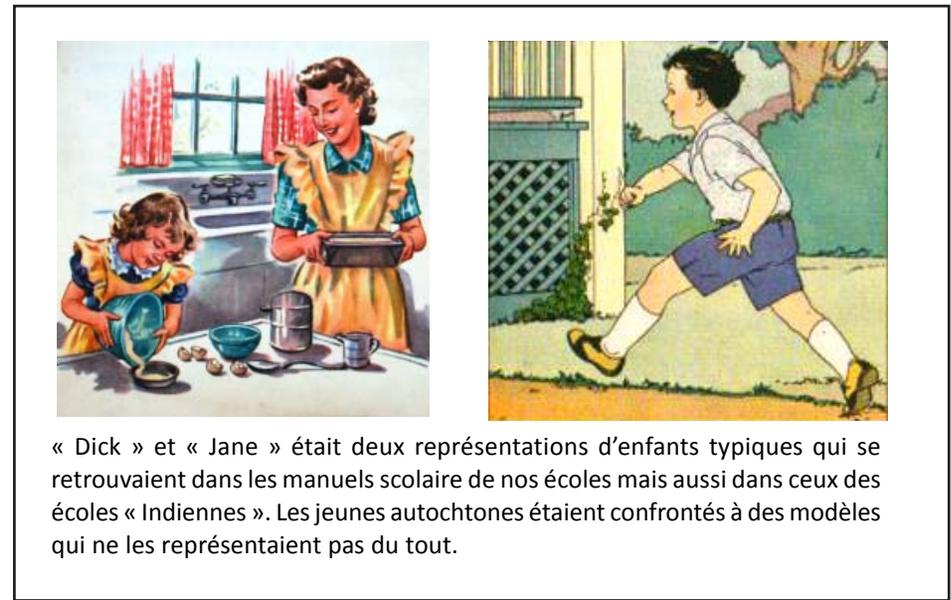
Le gouvernement reconnaît aujourd'hui que les conséquences de la politique sur les pensionnats indiens ont été très néfastes et que cette politique a causé des dommages durables à la culture, au patrimoine et à la langue autochtones. Le gouvernement du Canada présente ses excuses les plus sincères aux peuples autochtones du Canada pour avoir si profondément manqué à son devoir envers eux, et leur demande pardon.»

*“Nous le regrettons
We are sorry
Nimitataynan
Niminchinowesamin
Mamiattugut”*

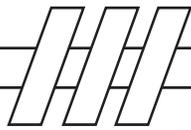
Et pourtant, la section sur les écoles et les pensionnats du pavillon a été celle qui fut la plus critiquée, la plus incomprise aussi... très peu des visiteurs étaient conscients non seulement de la situation, mais aussi des dommages que tout cela a causés aux Premières Nations ainsi qu'au Métis. Non seulement le jeune devait-il rapidement apprendre l'anglais ou le français, mais il lui était formellement interdit de parler sa langue! On lui enseignait que sa culture était inférieure; que seule celle des « Blancs » avait de la valeur. On leur coupait les cheveux, on les habillait à la mode des « Blancs », on les alimentait avec la nourriture des « Blancs »... Ils perdaient leurs repaires culturels!



Les réactions des visiteurs étaient fortes dans cette section : certains avaient honte, d'autres étaient en colère, plusieurs emphatiques, mais pratiquement personne n'était indifférent. Et malgré tout, le ton employé pour le matériel d'exposition n'était jamais agressif – dénonciateur, oui, mais sans accusation. Un simple constat d'une situation inacceptable. D'ailleurs, il faut souligner le travail exceptionnel des hôtesses de ce pavillon qui prirent beaucoup de leur temps pour expliquer la situation aux visiteurs, pour répondre aux multiples questions de ceux-ci, et ce, toujours avec le sourire et avec une patience remarquable. J'ai visité plusieurs fois ce pavillon et je fus toujours étonné de l'attitude d'ouverture des hôtesses.



Pensionnat indien catholique de Fort George

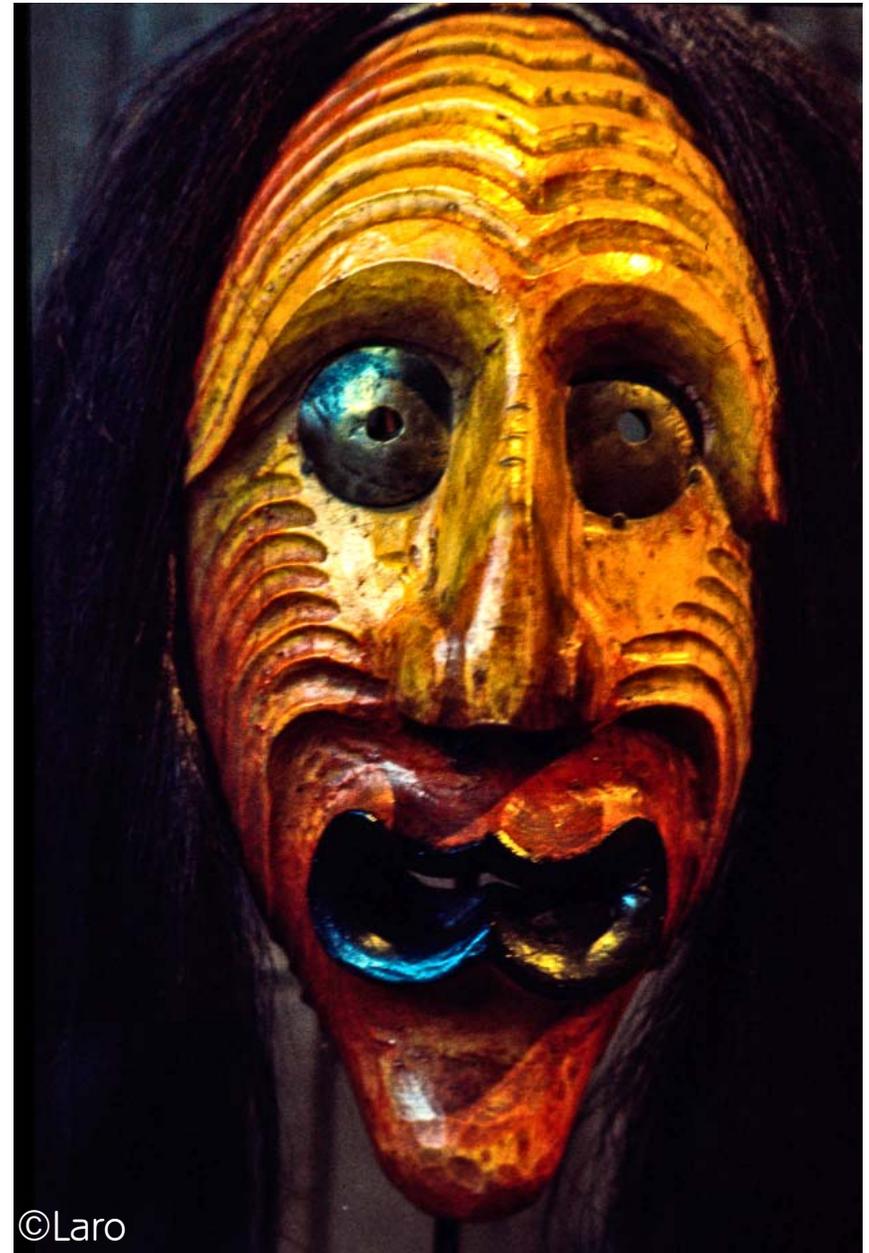


Garçons autochtones récite leurs prières du soir dans le dortoir - Yukon



École industrielle indienne de Red Deer

Indiens du Canada



©Laro

La conception du mât totémique a été une aventure particulière. Le ministère avait invité Bill Reid, un sculpteur Haida qui bénéficiait d'une grande reconnaissance comme artiste, à soumettre une proposition pour un mât totémique « générique » pouvant représenter la majorité des communautés autochtones. Cependant, ce choix n'a pas été entériné par les représentants des Premières Nations qui siégeaient au comité de planification du pavillon. Ceux-ci refusèrent le principe d'imposer un seul artiste et réclamèrent un appel de proposition pour l'ensemble des sculpteurs amérindiens. De toute façon, Reid déclina l'offre en faisant savoir aux représentants du ministère que la notion de « générique » n'avait aucun sens : « If you hire a Haida carver you get a Haida pole. If you hire a Kwakiutl carver you get a Kwakiutl pole. There are no Tschimsian carvers. If you want a bastard pole, draw your own conclusions. » Le ministère procéda donc à un appel de proposition et ce fut l'équipe père et fils de Henry et Tony Hunt, de la communauté Kwakiutl qui fut choisie.



Henry Hunt terminant le mât totémique - 1966

Il faut comprendre qu'un mât totémique est beaucoup plus qu'une simple création artistique. Il s'agit, pour les peuples autochtones, d'un objet symbolique et sacré qui sert à signifier l'appartenance à un groupe. Dans le cas du mât totémique de l'Expo 67, haut de 19,5 m, on trouve au sommet le Grand Corbeau, oiseau du Tonnerre. Puis viennent, un ours gris, un sisiul qui est une hydre amérindienne à deux têtes, un épaulard dévorant un phoque, un castor et, au bas, un chef de tribu.

Henry Hunt était alors le sculpteur en chef au parc Thunderbird du Musée Royal de la Colombie-Britannique (Victoria). Ce parc avait été conçu afin de permettre la conservation des savoir-faire traditionnels en sculpture et peinture autochtone.

Les membres de la famille Hunt ont tous bénéficié de cet apprentissage. Henry Hunt (1923-1985) avait reçu sa formation de Charlie James (1870-1938), artiste de très grande réputation, bénéficiant d'une reconnaissance internationale. Au fil des ans, Henry acquit une réputation importante pour ses mâts totématiques et ses masques. Il s'associa à son fils Tony pour concevoir mât totémique du pavillon. Tony est un maître des arts traditionnels de la scène et des arts visuels. Il est lui aussi un sculpteur de renommée internationale.

L'inauguration du mât totémique kwakiutl a eu lieu sous la présidence du chef Andrew Delisle, commissaire général du pavillon. Une délégation de la Colombie-Britannique composée de la famille du sculpteur, dont John Hunt âgé de 91 ans, était venue spécialement pour procéder à la cérémonie traditionnelle d'installation du mât totémique.



Cérémonie d'inauguration - 1967

© Michel Gravel, La Presse



©Laro

Pour les célébrations du 40^e anniversaire de l'Expo 67, la ville de Montréal, propriétaire de l'œuvre, examina la possibilité de restaurer le mât totémique au lieu de le laisser « mourir » naturellement, comme le faisaient traditionnellement les autochtones. Cette volonté de laisser dégradés naturellement les mâts totémique commence à changer au sein des populations autochtones, en particulier parce que les Premières Nations désirent de plus en plus laisser un héritage culturel qui peut être transmis de génération en génération et aussi parce que les méthodes de restauration et de conservation sont beaucoup plus efficaces aujourd'hui. Néanmoins, avant de prendre la décision de le restaurer, la ville a consulté un certain nombre d'experts provenant des milieux autochtones et des musées canadiens.



© Ville de Montréal

Stanley Hunt

On décida de faire appel aux descendants d'Henry Hunt pour effectuer la restauration – c'est son fils Stanley qui accepta la proposition de la ville. Il fut secondé par son propre fils Jason, sa conjointe Lavina et leur neveu Curtis Henry Dickie.

Une cérémonie a eu lieu en septembre 2007 pour souligner la restauration du mât totémique – cérémonie qui fut contestée d'ailleurs par un certain nombre de communautés amérindiennes qui ne voyait pas la nécessité de consacrer une simple « restauration ».



© Ville de Montréal

Cérémonie protocolaire du 6 septembre 2007



©Laro



Les hôtesse du pavillon
provenaient toutes des
Premières Nations



Indiens du Canada

En plus de la dimension sociopolitique du matériel en exposition au pavillon, les concepteurs avaient aussi à cœur de mettre en valeur l'art et la culture autochtone contemporaine. Ainsi, aux côtés du mât totémique kwakiutl, des fresques extérieures réalisées par Norval Morisseau (Ojibwa), George Clutesi (Tseshaht) et Alex Janvier (Déné), ornaient les murs du pavillon.

Fresques qui ont malheureusement disparu (fort probablement détruites), mais qui heureusement sont conservées en photos.

La murale en céramique de Hill pour l'extérieur de l'immeuble, L'arbre de paix, s'inspirait des images géométriques abstraites des ceintures wampums iroquoises afin de représenter l'icône principale de la confédération du peuple iroquois ainsi que les valeurs de prévoyance, de vigilance et d'unité de ce dernier.



© Ville de Montréal 1968



© Ville de Montréal

À l'intérieur, on pouvait voir les oeuvres de plusieurs artistes amérindiens représentatifs de leurs communautés : Tom Hill (Mohawk), Gerald Tailfeathers (Pieds-noirs), Robert Davidson (Haida), Simon Charlie (Salish), Noel Wuttunee (Cree), Ross Wood (Ojibwa), Francis Kagige (Ojibwa) ou Jean-Marie Gros-Louis (Wendat). D'ailleurs, la plupart des artistes qui y furent présentés occupent une place importante dans l'histoire de l'art autochtone.

L'artiste salish de la Côte Simon Charlie sculpta cette statue d'accueil dans le parc Thunderbird pour l'Expo 67 de Montréal.

Elle se tient maintenant près de l'entrée de l'exposition sur les Premières Nations dans le Musée royal de la C.-B. pour accueillir les visiteurs et leur rappeler qu'ils se trouvent sur les terres ancestrales des Salish de la Côte. Cette statue mesure presque trois mètres de haut



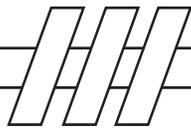
© Université de la Colombie-Britannique



Robert Davidson sculptant un mât totémique au pavillon - 1967

© Université de la Colombie-Britannique





Statue d'accueil (1967) - Simon Charlie



« Les autres Canadiens ne doivent jamais oublier que les Indiens et les Esquimaux étaient ici les premiers, qu'ils étaient organisés en société qui ont été gravement perturbées par leur arrivée, que leur santé a été gravement compromise, qu'ils sont devenus dépendants, que leur esprit comme leur corps a été détruite par la présence blanche. Cette race qui paraissait s'éteindre au début de ce siècle manifeste depuis quelques temps un début de ralliement et en 1967 l'on peut parler d'une véritable résurrection (émergence) des Indiens du Canada, désormais prêts à jouer pleinement leur rôle dans la vie canadienne (...) On y remarque un sentiment nouveau d'unité et de motivations communes... que le reste du Canada doit reconnaître »

Roland Michener - Gouverneur général du Canada

La Journée officielle des Indiens du Canada se devait d'être soulignée en grande pompe et elle le fut presque... la pluie venant gâcher une bonne partie des célébrations. Cependant, les discours prononcés de part et d'autre ont été significatifs en particulier celui du Gouverneur général Roland Michener, qui représentait officiellement les Amérindiens puisque ceux-ci étaient des sujets de Sa Majesté, ainsi que celui du chef Andrew Tanahokate Delisle, commissaire du pavillon des Indiens qui proclama son appartenance au Canada – un effet rebond de la visite du général de Gaulle quelques semaines auparavant!



Lors de la cérémonie, chacun des membres du comité de direction de l'Expo 67 furent nommé « chef honoraire » et on leur a remis la coiffure approprié.



Pierre Dupuy a reçu le titre de *Chief Ka-ta-ron-tiay* – Flying Clan Symbol (Iroquois)

Robert Shaw a reçu le titre de *Ne-nay-de-ta* - Chief Eagle (Pieds Noir)

Andrew Kniewasser a reçu le titre de *Hae-maas-gia-soo* - Respected Man (Kwakiutl)

Philippe de Gaspé Beaubien a reçu le titre de *Ulsuesit* – Bossman (Micmac des Maritimes)

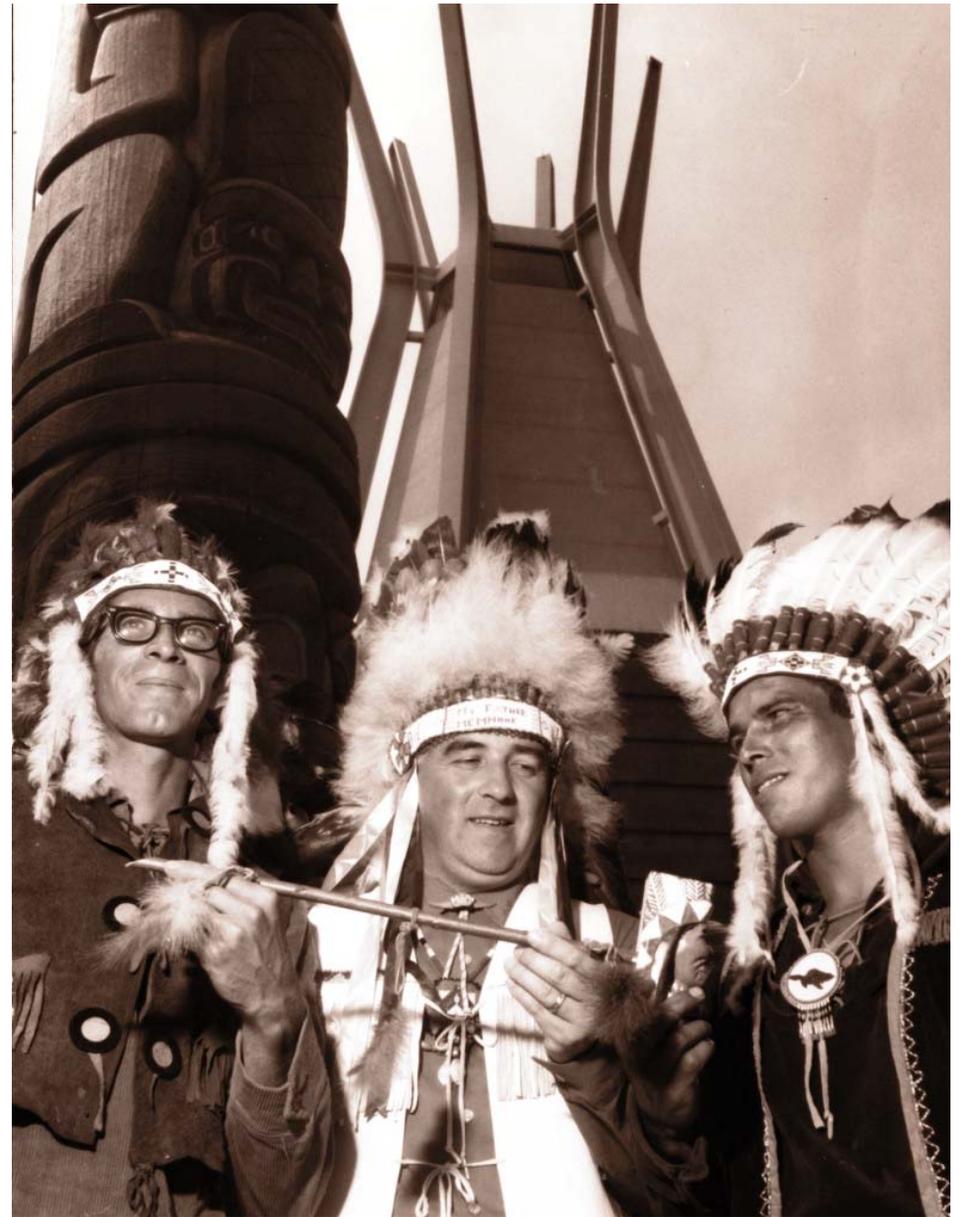
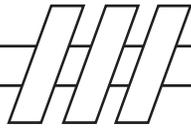
Jean-Claude Delorme a reçu le titre de *Deneyhon Nada Hothe* - Advisor (Slavey)

Dale Rediker a reçu le titre de *Shuliau Tohemau* – Keeper of the Valuables (Montagnais)

Col. Edward Churchill a reçu le titre de *Hoth Swai-khay-waa-chei-chob* - Man of Great Skill (Squamish)

Pierre de Bellefeuille a reçu le titre de *Ogemah-wa-bin-dy-way* - Chief Who Said Something (Objiway)

Yves Jasmin a reçu le titre de *Keen-yai-ynens* - Bearer of Good News (Haida)



COMPÉTITION AMÉRINDIENNE DE CROSSE CANADA/ÉTATS-UNIS - AUTOSTADE AOÛT 1967



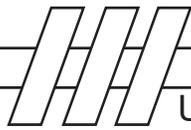
©Laro



©Laro



©Laro



LE PAVILLON À TERRE DES HOMMES



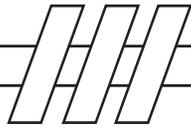
À la fin de l'Expo 67, le ministère des Affaires indiennes a offert le pavillon aux Premières Nations, mais comme les coûts de déconstruction et reconstruction s'élevaient à près de 380,000 \$ (1967), aucune des communautés amérindiennes n'a montré d'intérêt pour celui-ci. Le pavillon fut donc donné à la Ville de Montréal qui l'a maintenu jusqu'au milieu des années 1980.

Il garda sa vocation principale jusqu'en 1971, étant administré par différentes communautés autochtones selon les années. Il demeura inoccupé et abandonné jusqu'aux Floralies de 1980, où il fut l'hôte des Cercles des Jeunes Naturalistes. Il fut utilisé pour différentes expositions jusqu'en 1985, année où il se transforma en Pavillon de l'humour pour la dernière fois – le Salon international de la caricature quitta Terre des Hommes en 1986, pour s'éteindre en 1989. Le pavillon des Indiens du Canada fut finalement démoli quelque temps après.





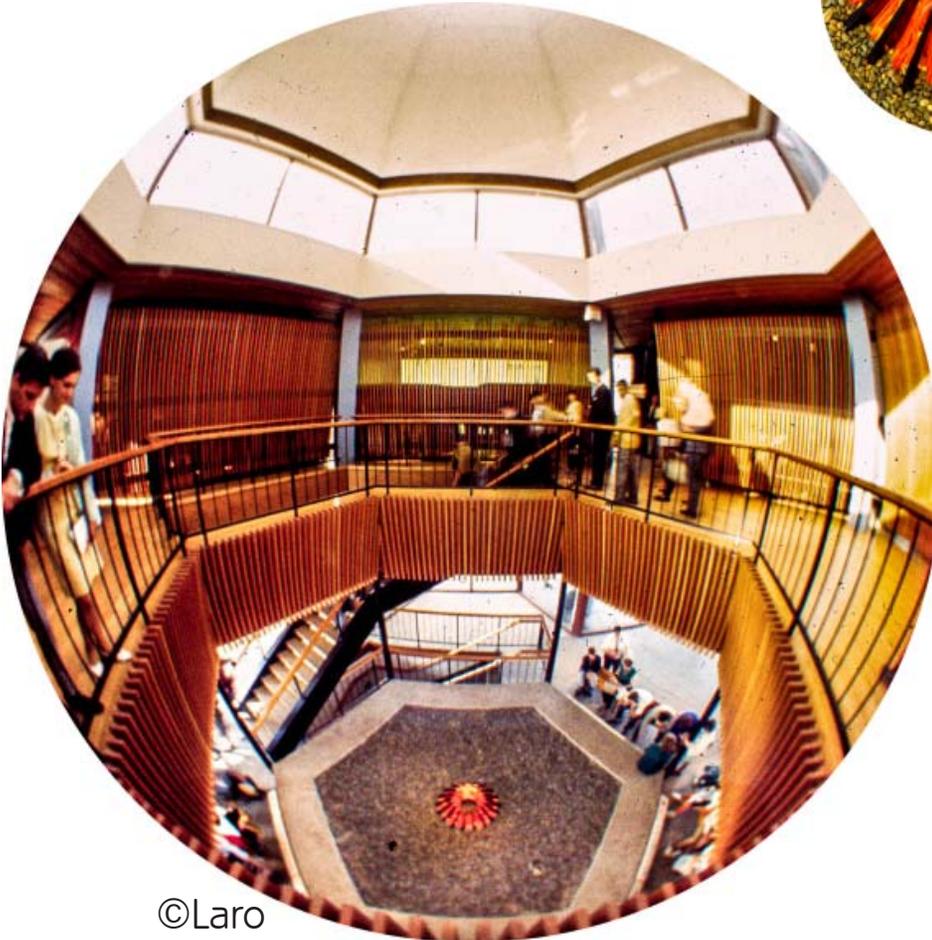
©Laro



©Laro



« Maintenant, prends place mon frère autour de ce feu - Nous parlerons des temps qui viennent. »



©Laro



©Laro

PAVILLON DES INDIENS DU CANADA

DOCUMENTS



Vous trouverez dans cette section quelques documents d'appoint à cette fiche. Tous les documents sont en format .pdf et peuvent être téléchargés directement à partir de cette page – il vous suffit de cliquer sur le lien [bleu](#)



Man and His World: An Indian, A Secretary and a Queer child. Expo 67 and The Nation In Canada
Randal Arthurs Rogers
Thèse de maîtrise en histoire de l'art
Université Concordia - 1999

<http://db.tt/NLbJj1mf>



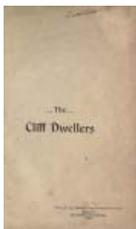
Le mât totémique kwakiutl de l'EXPO 67
Dumas, Lefebvre, Popova. 14 juillet 2008
Décrit l'approche globale que la Ville de Montréal a suivie pour conserver l'esprit du lieu et le transmettre lors de la rénovation du mât totémique

<http://db.tt/ttefduNJ>



Programme souvenir du spectacle de Buffalo Bill -
Exposition de Chicago 1893

<http://db.tt/Ql4Li1z6>



Programme souvenir - Village des Indiens Pueblo -
Exposition de Chicago 1893

<http://db.tt/L5Bf7BN4>



Album photographique souvenir - On y retrouve plusieurs photos d'époques des différents "villages ethnologiques" qui étaient dans la section Midway Pleasance (amusement) de l'exposition - Exposition de Chicago 1893

<http://db.tt/kgwcMyDJ>



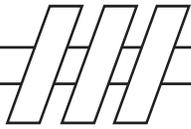
Album photographique souvenir - On y retrouve plusieurs photos d'époques des différents "villages ethnologiques" qui étaient dans la section amusement de l'exposition - Exposition de St-Louis 1904

<http://db.tt/TuA9icT3>



PAVILLON DES INDIENS DU CANADA

REVUE DE PRESSE



LA PRESSE LE PAVILLON DES INDIENS VISE À CHOQUER LES VISAGES PÂLES

01 MAI 1967 (PC) - La tente coloré de bois et d'acier qui sert de pavillon aux Indiens du Canada à l'Expo 67 offre une collection fascinante d'anciens masques rituels, de têtes de bison, d'arcs et de flèches mais laisse bien peu de fierté au "visage pâle". "C'est horrible. Je ne reste pas ici" s'est écriée hier une Montréalaise qui venait de lire sur un grand panneau-réclame : "L'école de l'Homme Blanc est un territoire étranger pour le jeune Indien".

Si cela choque, nous avons réussi

Près des pavillons du Canada et des provinces maritimes dans l'île Notre-Dame, la tente-abri des Indiens autochtones renferme un étang calme sur les rives duquel sont immobilisés des canots d'écorce, ainsi qu'un feu de camp simulé autour duquel les visiteurs peuvent s'asseoir pour méditer. Et pourtant, l'intention était de provoquer n'importe quel sentiment, sauf la quiétude. "Si cela choque certains visiteurs, cela signifiera que notre message est transmis" a déclaré dans une interview M.T.R. Kelly, commissaire général adjoint du pavillon indien.

"La situation des 240,000 Indiens du Canada doit être présentée telle qu'elle est. Pourquoi devrions-nous entretenir la satisfaction ici, quand il y a au Canada tellement de gens sous-développés et privés de tant de chose". Samedi, le pavillon a également été la scène de déclarations de parenté de la part de Mexicains qui vinrent devant le texte déclarer qu'eux, Indiens espagnols, voulaient chanter et jouer avec leurs frères de sang.

Six groupes culturels Indiens

Dans le pavillon, les visiteurs voient d'abord les symboles des six plus importants groupes culturels des Indiens canadiens : ceux de la Colombie-Britannique, du Plateau, des Plaines, de la région sub-arctique, les nations Iroquoises et celles de l'Est. Puis, dans une grande salle, on raconte l'arrivée de l'Homme Blanc. C'est là que les inscriptions explicatives disent : "Quand l'Homme Blanc est venu, nous l'avons reçu avec amour, nous l'avons hébergé, nourri et conduit dans nos forêts". "Les Hommes Blancs se sont entretenus pour avoir nos terres et nous avons été mêlés aux guerres de l'Homme Blanc". "Plusieurs Indiens sont convaincus que nos pères ont été trahis".

Subventionné par le gouvernement canadien, le pavillon de \$400,000 a été conçu et construit entièrement par des Indiens, qui ont également la responsabilité de son thème. Le commissaire général Andrew Deslisle s'est promené à travers le Canada en 1965 pour discuter avec les conseils indiens de ce qu'on devait faire dans ce pavillon.

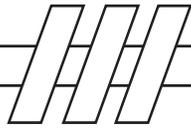
Désillusion des mots

"Les mots écrits à l'intérieur sont des phrases qu'il a entendues encore et encore au cours de ses voyages" a expliqué M. Kelly. "Nous présentons le tout comme le peuple indien a voulu que ce soit présenté. Nous voulons dire la vérité et non pas plaire à quiconque." Selon M. Kelly, le ministre des Affaires indiennes, M. Laing, qui a visité le pavillon il y a quelques semaines, a exprimé son insatisfaction parce que l'on avait pas reconnu les contributions du gouvernement canadien aux Indiens. "Mais nous sommes un peuple qui a été administré depuis des années et c'est exactement pourquoi nous protestons ici", a dit M. Kelly. Il se faisait ainsi l'écho d'une réclame du pavillon où l'on dit : "Donnez-nous le droit de nous occuper de nos propres affaires".

D'immenses photographies de petits indiens à l'air abattu voisinent avec les images d'enfants canadiens jouant dans le confort des banlieues. Ce parallèle se poursuit sur de longs murs de la dernière salle où l'on a visé à provoquer des questions des visiteurs sur l'avenir des Indiens du Canada. Les visiteurs descendent alors vers le feu de camp où ils peuvent s'asseoir pour écouter un message enregistré qui exprime l'espoir que l'Indien de demain puisse grandir "fier et fort de l'orgueil de son héritage" Près de la sortie se dresse un arbre-totem de 65 pieds de hauteur, sculpté pour l'Expo par Henry et Tony Hunt, Indiens Kwakiult de la Colombie-Britannique. Le totem représente chacune des six cultures indiennes.

LA PRESSE IL FAUT COMPRENDRE QUE NOUS SOMMES DIFFÉRENTS – Kahn Tinenta Horn

19 mai 1967 – Dans la déclaration écrite qu'elle a remis lors de la conférence de presse « imprévue » tenue dans le bureau du Commissaire général du pavillon des Indiens du Canada, Mlle Kahn affirme que tant que le monde n'aura pas compris que les Indiens n'ont pas les mêmes motivations que d'autres nations, les Indiens s'exposeront à des déceptions continuelles et à l'aggravation de leur situation désastreuse. Il y a entre les Indiens et les autres peuples un fossé technique, comme l'indiquent les exhibits impressionnants des autres nations. Seule une compréhension intelligente que ce fossé s'élargit en vertu des bases culturelles opposées peut aider à le combler ».



The Montreal Star FEUD ERUPTS OVER INDIAN PAVILION – CHIEF VERSUS PRINCESS

19 mai 1967 – If looks could kill, there would have been murder at the Indians of Canada pavilion at Expo yesterday. Chief contestants in the silent feud which raged between Chief Andrew Delisle, Caughnawaga, commissioner of the pavilion, and a controversial model, Miss Kahn-Tineta Horn, also of Caughnawaga and a self-appointed spokesman for the Indian people.

The trouble started when the press received notification that “Princess” Kahn-Tineta Horn would visit the pavilion in the company of Joe Belindo of Washington, director of the National Congress of American Indians. In another release issued to the press the second paragraph read: “In 1963 Kahn-Tineta Horn designed the Indians of Canada pavilion now at Expo 67, which was to be financed by the Hudson Bay Company or some other large enterprise, and was to tell truthfully the story of North American Indians. Her plans were received, studied and subsequently approved and the building as she now stands is generally what she presented with small revision”. Members of the press, unaware of the fact that the Indian Pavilion was the creation of a single young woman, were, to put it mildly, baffled.

The record was quickly set straight when they arrived at the pavilion and were politely asked by a hostess to go to the office of Mr. Delisle. He was polite as ever but obviously not in a very good mood. He first of all denied all knowledge of a press release issued by the pavilion about the visit of Miss Horn and Mr. Belindo. He did not, in fact, get to see one of the releases until less than an hour previously. As for the extravagant claim that Miss Horn had designed the master plan for the pavilion, he noted that himself had travelled across Canada to collect ideas from as many Indians as possible and that the final product was the fruit of their joint suggestions. Smiling thinly, he then said: “I think I shall treat Kahn-Tineta the way we Indians treat children when they are naughty – we pretend that they don’t exist”.

At this point Miss Horn and Mr. Belindo breezed in, the latter quite unaware of the fact that he was in the middle of a blood feud. He was warmly welcomed by Mr. Delisle and Miss Horn was politely but icily ignored. They then went on a tour of the pavilion with Miss Horn somehow managing to keep to the official

party. A photographer asked to take a shot of Mr. Belindo and Mr. Delisle with some of the exhibits. Miss Horn eased into the picture. Mr. Delisle withdrew promptly. Another picture at another exhibit. This time Miss Horn managed to move in too swiftly for Mr. Delisle to withdraw. She is shown smiling broadly at the exhibit which is appropriately enough a fierce animal showing his teeth.

At the end of the visit Mr. Delisle shook hands warmly with Mr. Belindo, Miss Horn, not to be daunted stretched out her own. It was left dangling in mid-air. The party left the pavilion, Mr. Belindo unaware that he had just witnessed a killing. **WOUTER DE WET**

The Montreal Star PAVILION PRAISED

19 mai 1967 – A visiting leader of American Indians yesterday had a look at the Indians of Canada pavilion at Expo and declared himself impressed with the display. John Belindo, director of the National Congress of American Indians said he believed the U.S. Indians could stage a similar outspoken display: “In fact we’ve heard from the people in San Antonio about taking part in Hemisfair next year... but nothing has been decided yet”.

Mr. Belindo said he hopes to have a look not only at the pavilion but also study other manifestation of Indian life in Canada. He said there were many matters of mutual concern for Indians not only in the U.S. and Canada but also in Mexico. “On the whole I think things are much better with us in the U.S., Canadian Indians may be 50 to 75 years behind in our relations with the federal government”.



LA PRESSE LE PAVILLON DES INDIENS EXPRIME LES SENTIMENTS ACTUELS DES INDIENS

19 mai 1967 – « Il n’y a pas ici, comme chez vous aux États-Unis, une organisation nationale des diverses communautés d’indiens, mais je peux dire que ce pavillon raconte exactement l’histoire que les Indiens du Canada voulaient qu’on expose au monde. Nous avons parcouru toutes les parties du Canada pour demander aux Indiens ce qu’ils voulaient et leurs réponses unanimes, ont été présentées à un Conseil consultatif qui les a à son tour adoptées comme thème du pavillon des Indiens du Canada à l’exposition. Vous pouvez demander vous-même aux Indiens que vous rencontrerez – et vous aurez la même réponse. »

C’est ce qu’a déclaré le chef Andrew Tanahokate Delisle, commissaire général du pavillon des Indiens du Canada, à M. John Belindo, membre du conseil d’administration du Congrès National des Indiens Américains, de passage à Montréal au cours d’une conférence de presse-surprise; cette déclaration constituait en même temps une mise au point après les réactions suscitées par le message idéologique, que certains ont qualifié d’acte gratuit d’accusation contre les Blancs et qu’Ottawa, paraît-il, accepté avec une grimace! « Nous avons seulement exprimé les sentiments des Indiens d’aujourd’hui ».

M. John Belindo, un navaho qui a maintenant au sein du C.N.I.A. la responsabilité de la « prise de conscience indienne », a déclaré que la visite rapide du pavillon et de ce qu’il contient, l’avait convaincu que les problèmes des Indiens du Canada étaient, dans l’ensemble, les mêmes que ceux des États-Unis. Ceux-ci peuvent, selon lui, se résumer en cinq points : garantie permanente aux terres indiennes et aux droits indiens – développement économique des communautés indiennes – amélioration de l’état sanitaire et des soins médicaux – amélioration de l’apprentissage dans des spécialisations utiles et convenant aux Indiens – amélioration de l’enseignement.

Le Congrès National, a-t-il expliqué, qui groupe 76 nations sur les 85 que comptent les États-Unis, et qui est une organisation exclusivement contrôlée par les Indiens, s’emploie à développer la participation active de tous les Indiens à leurs propres affaires, à l’amélioration de leur niveau de vie, à la défense de leur droits, et de leurs valeurs culturelles. Il a mentionné qu’au travers l’écheveau compliqué des situations locales et des juridictions blanches, on note aux États-Unis en particulier au niveau du Congrès une réelle bonne volonté, et des preuves du désir, en haut lieu, de tenir de plus en plus compte de la volonté des Indiens concernant leurs propres affaires.

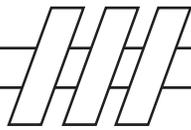
Mais l’autre attraction de cette conférence de presse improvisée – c’était la « princesse » Kahn Tinento Horn. Qu’on en juge : c’était elle qui avait convoqué cette conférence...

sans en avertir, semble-t-il le Commissaire général du pavillon! De sorte qu’en arrivant sur le vu des convocations reçues dans les bureau du chef Delisle et de son assistant, Russell Moses, les journalistes eurent d’abord l’impression qu’ils avaient été joués : le Commissaire général ignorait tout d’une conférence de presse et tombait des nues en lisant la convocation! Puis il y eut un moment d’inquiétude : si elle s’avisait de venir réellement avec M. Belindo... qu’allait-il se passer ? On se rappelle les polémiques, parfois violentes, entre le maire de Caughnawaga et Mlle Horn, animatrice du « Comité de défense de Caughnawaga » (et cela depuis plusieurs années). Or, à 16h30, Mlle Kahn Tinento Horn arrivait au pavillon des Indiens, avec une partie de sa famille, et M. John Belindo, comme annoncé...

Le chef Delisle accueillit tout le monde sans sourciller, avec une bonne grâce souriante – et fi les honneurs du pavillon à l’hôte américain imprévu. Un pavillon dont Mlle Horn faisait d’ailleurs l’éloge de vive voix, comme dans une déclaration écrite qu’elle remettait aux journalistes présent. Puis ce fut la conférence de presse présidée par le chef Delisle, toujours souriant et imperturbable. La glace paraissait enfin rompue (ce qui d’ailleurs n’étonnera pas tellement ceux qui suivent de près la conjoncture actuelle – et l’évolution présente du problème des Indiens du Canada).

The Gazette 1,000 MILE JOURNEY: MICMACS TO PADDLE TO MONTREAL

10 juin 1967 – OTTAWA (PC) – Twelve Micmacs Indians in three canoes will dip into Cape Breton’s Bras d’Or lakes June 18 to paddle 1,000 miles to Montréal and Expo 67. The journey recalls a similar one in 1894 when Micmacs emissaries paddled from Nova Scotia to Caughnawaga, near Montréal, to complete a pact with the Iroquois tribes. That ceremony will be re-enacted. The federal centennial commission, in announcing the project Friday, said it was planned earlier this year by the chiefs of 11 Micmacs bands in N.S. The three crews will leave Chapel Island, N.S., June 18 paddling to the Canso Strait, then heading north through the Northumberland Strait and into the Baie des Chaleurs – all in salt water. They will move along the Matapedia River into Lake Matapedia, portaging at Ste-Flavie, Que. to the St.- Lawrence and the upstream pull to Expo. The Micmacs, who have been training under Chief Richard McEwan of Bear River, N.S., a 60 year old guide, hope to make Expo in about 50 days. That would get them there in early September, about the time the centennial voyageur canoe pageant is arriving after a 3,500-mile run from Rocky Mountain House, Alta. Experienced guides and woodsmen, the Micmacs will use 19-foot canoes and camp out during their trip.



La Patrie L'EXPO DONNE ENFIN LA CHANCE AUX INDIENS DE S'EXPLIQUER

28 mai 1967 – « Les Indiens ne cherchent pas à dominer. Ils n'ont pas la même ambition que la majorité des gens. Surtout, ils tiennent à vivre chez eux comme ils veulent. Alors, on ne les comprend pas. On les traite volontiers de paresseux. Et quand ils ne sont pas des attrait touristiques, avec des plumes, des franges, on préfère ne pas en parler, les oublier le plus vite possible en diminuant leurs réserves petits à petit ».

Celui qui parle ainsi, face au pavillon des Indiens, dans l'île Notre-Dame, est un descendant de la fière race iroquoise. Il se nomme Raymond Gabriel pour tout le monde. Mais dans sa tribu, à Oka, on l'appelle « Kanatase », ce qui veut dire « nouveau village ». Il signe aussi de son nom indien les bijoux qu'il cisèle car il est joaillier, métier rare chez les siens. Métier qu'il a appris en apprentissage chez Birks. Ensuite, il travaille chez Delrue et ouvre son propre atelier, rue Sherbrooke. Depuis deux ans, il est retourné dans sa réserve d'Oka où il travaille toujours. Il vend ses bijoux à l'Expo, par l'intermédiaire du Centre d'artisanat, au village canadien, dans la Ronde.

Sa première visite à l'Expo l'a conduite tout de suite au pavillon des Indiens. Sans doute le plus revendicateurs des pavillons. Nous lisons ensemble les inscriptions. Comme celles-ci : « **Nous avons accueilli en amis les premiers Blancs. Nous les avons abrités, nourris, conduits à travers la forêt. Sans les Indiens, nul d'entre eux n'aurait pu survivre où se déplacer.** » Je me rappelle mon Histoire du Canada qui parlait des scalps, de guerres, si peu de l'accueil initial des Indiens. Il commente : « Malheureusement, ce qui nous manque, ce sont les écrits. Nous en possédons peu. Ce que nous savons, nous l'avons appris par tradition orale. Avant la venue des Européens, les Iroquois n'étaient pas plus guerriers que d'autres. Au contraire, ils avaient formé les Six nations pour garder la paix. Ces nations comprenaient les Mohawks, les Oneidas, les Cayugas, les Senecas, les Onondagas et les Tuscaroras. Depuis New York jusqu'au Laurentides. Moi je suis un Mohawk. Je suis du clan de l'ours. À Oka d'ailleurs, nous sommes presque tous des Mohawks.

Toujours au Pavillon, nous lisons plus loin « **Les premiers missionnaires nous considéraient comme des païens. Ils nous ont inculqué leur propre conception de Dieu, de l'enfer, du péché...** » L'Indien, pourtant, était réellement religieux.

« Oui, continue Raymond Gabriel mais un peu à la façon des Grecs de l'Antiquité. Ils avaient plusieurs dieux, des dieux inspirés par la nature. Ils les fêtaient occasionnellement. Nous avons gardé cela. Ainsi, nous nous réunissons toujours chaque année. Il y a la fête du sirop d'érable, celle des fraises, celle du maïs. On joue à la crosse, on pique-nique. Ce sont, si vous voulez, des hymnes à la nature ».

Pourquoi les Iroquois se sont-ils opposés plus que les autres races indiennes à la conquête des Blancs? C'est bien simple. L'Iroquois était plus sédentaire que les autres. Il cultivait la terre, le maïs, le blé, par exemple. Alors, il tenait à ses territoires. Il les défendit tant qu'il put. Les Indiens d'Oka (Oka veut dire poisson doré) sont les descendants de cette race. Au début de la colonie, ils vivaient où se trouve aujourd'hui la maison-mère des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, angle Atwater et Sherbrooke. Comme ils ennuyaient les Blancs, ceux-ci les envoyèrent au Sault-aux-Récollets (Ahuntsic maintenant). En 1721, ils les firent déménager à Oka, avec les sulpiciens, pour les tenir tranquilles en leur promettant des territoires. « Oui, mais ce sont les Sulpiciens qui ont hérité des territoires, poursuit Raymond Gabriel. Ils ont eu alors la Grande Seigneurie des Deux-Montagnes.

Nous, petit à petit, nous avons tout perdu, hors de notre petite réserve. C'est de notre faute, bien sûr, nous avons été trop crédules. Un jour, les Sulpiciens ont dit aux Indiens, mon grand-père m'a raconté cela, clôturez les terrains que vous croyez à vous. Son père clôtura huit acres. Dans le temps, c'était grand maïs, ensuite, il a fallu diviser ces huit acres entre ses fils, petit-fils. Tous les Indiens ont dû agir ainsi. De sorte que la Réserve se rapetisse tous les jours. Dans quelques années, nous serons tassés comme des sardines. En 1960, nous avons perdu encore un grand espace de terrain qui appartenait à la Réserve. Les gens d'Oka en ont fait un golf. Ils se sont bien moqués de nous! »

À Caughnawaga aussi, ce sont des Mohawks. Comme à Saint-Régis, à Cornwall. Mais revenons au pavillon. Je les trouve très belles, les inscriptions. Lourdes de vérité. Bien choisies. Nous en lisons une autre : « **Mais la Réserve est notre**





Suite...

dernière parcelle de territoire. Et nombreux sont nos frères qui craignent que si jamais elle devait disparaître, l'Indien disparaîtrait avec elle ». « Pourquoi suis-je revenu travailler dans ma réserve? S'interroge Kanatase, dit Raymond Gabriel... parce que je m'ennuyais à Montréal, parce que je me sentais seul. Dans la réserve, il me semble que rien d'irréversible, rien de vraiment inhumain ne peut m'arriver. Si je suis malade, on me soignera comme chaque famille voit à soigner les autres. Chez nous, par exemple, on n'envoie pas les vieux à l'hospice, on les garde jusqu'à la fin. On ne met pas les enfants dans les crèches, tous les enfants sont bienvenus. »

« Si un des nôtre va en prison et qu'il lui faille de l'argent pour sortir, on se cotisera. C'est bon, tout cela, c'est fort. C'est pourquoi on s'ennuie, on se sent seul loin de la tribu ». Naturellement, même chez les Indiens, la vie a beaucoup changé depuis dix ans, vingt ans. « Je crois que c'est la télévision qui nous a le plus bouleversés. Avant, on se réunissait plus souvent, on parlait... Maintenant, on va chez les voisins, la télévision est ouverte, on dirait qu'il n'y a que cela d'important ».

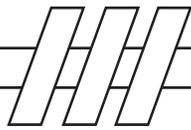
« Les gens ont l'impression que le gouvernement dépense énormément pour les Indiens, continue R. Gabriel. Ils disent que les Indiens reçoivent des pensions, qu'ils se font construire leur maison, qu'ils se font instruire. Ce serait trop beau... et si cela était, à ce point, ça paraîtrait! Et il y aurait des protestations. En effet, le gouvernement dépense de fortes sommes pour ses bureaucrates, pour ses fonctionnaires, ses agents. Mais la plupart de ces agents, par exemple, ne connaissent rien des affaires indiennes, de notre histoire, de notre mentalité. Ils ne nous informent même pas de nos droits les plus stricts. Quant à nos maisons, nous recevons, en fait, une aide pour les partir, comme les cultivateurs, mais si nous ne nous fions qu'à cela, elles n'auront jamais de toit. En outre, nous remboursons les prêts comme les autres. Quant à l'éducation, après le niveau primaire, elle est presque qu'impossible à l'Indien, comme au Canadien français qui n'a pas d'argent personnel ».

Ce qui blesse le plus l'Indien qui a toujours la profonde conviction que ce pays lui appartient d'abord puisqu'il en fut le premier occupant et en garde une fierté immense, c'est le mépris avec lequel il est souvent traité. Une Indienne

me racontait récemment : nous avons reçu des couvertures pour l'hiver. Elles étaient grises, des vraies couvertures de guerre. Pourquoi pas roses ? Nous avons du goût comme tout le monde ».

Liliane Gabriel est venu rejoindre son mari dans le pavillon. Elle est française d'origine. Voilà 14 ans qu'elle est au pays. Elle rencontra Raymond au club d'équitation d'Oka. Ils se marièrent l'année suivante. Ils ont maintenant trois enfants. Comment les Indiens l'ont-elles accueillie? « Oh! très bien. Ils auraient sans doute préféré que Raymond marie une Indienne mais ils ont trop le sens de la liberté pour leurs enfants pour ne pas admettre leur choix. Ils m'ont donné un nom indien « Kasenniosta » qui signifie « elle qui rend un nom beau ». « On sent, chez les Indiens, qu'on est jamais seul, qu'on sera aidé si on est mal pris. Ils adorent les enfants, ne les rudoient pas, peuvent toujours en avoir d'autres à leur table. Ils peuvent tout donner d'ailleurs, étant très généreux pour les leurs. Entre eux, ils sont plus civilisés que tant de blancs ».

Sortant du fameux pavillon, face au fameux totem qui l'identifie, Raymond Gabriel conclut : « C'est la première fois que les Indiens du Canada disent au monde entier ce qu'ils sont et qu'ils revendiquent leurs droits. Cela pourrait être un début d'ère nouvelle. Il faudrait que nous nous réunissions, tous les indiens, pour être reconnus, pour améliorer notre sort, assurer l'avenir de nos enfants. Comme vous le faites, les Canadiens français, les Québécois. Rester isolés, cela ne nous sert à rien. Jusqu'ici, ce fut difficile, presque impossible à cause des distances. De nos conditions de vie. Souhaitons que cela change. En tout cas, le pavillon des Indiens nous encourage. Je dis bravo à tous ceux qui l'ont fait ». **CLAUDE-LYSE GAGNON**



LA PRESSE LE PAVILLON DES INDIENS EST UNE ÉCOLE NON UN SPECTACLE – Buffy Sainte-Marie

13 juin 1967 – « Au début, il y avait la terre... Puis les blancs vinrent... Ils nous imposèrent leurs conceptions... Ils nous imposèrent des traités injustes... ». Le pavillon des Indiens du Canada choque la majorité des visiteurs à l'Expo 67. Son message provoque des réactions. Il ne laisse pas froid. Un visiteur particulier s'est attardé hier sur la conception du pavillon. Une jeune indienne de la Tribu des Cris, Buffy Sainte-Marie, très connue dans le monde du spectacle pour ses interprétations de chansons indiennes et ses propres compositions, s'est montré emballée par le pavillon.

En visite à l'Expo 67 après avoir participé au spectacle des Cailloux, vendredi dernier à la Place des Arts, Mlle Sainte-Marie est heureuse que le pavillon choque les visiteurs. Peut-être même ne choque-t-il pas assez. « Il est davantage une école qu'un spectacle ». Elle-même ne se définit pas comme une indienne traditionnelle dans sa vie et dans son cœur. « Je suis de la nouvelle génération et plusieurs Indiens de mon âge sont prêts à choquer et ne veulent plus fournir un spectacle gratuit au blanc ». Cette talentueuse chanteuse qui n'a que vingt-quatre ans et qui s'attire presque irrémédiablement la sympathie des gens est profondément touchée par la condition du peuple Indien. S'il n'en tenait qu'à elle et s'il lui était permis de le faire, elle rééduquerait le public sur le rôle qu'a joué et que joue toujours le peuple Indien en Amérique du Nord.

La première étape qu'il conviendrait de franchir en ce domaine serait de brûler tous les livres d'histoire, qui sont destinées aux écoliers, et d'en écrire des nouveaux. Il aurait été facile, a-t-elle dit, de faire de ce pavillon un « western » avec riches costumes, tatouages et plumes. Mais les Indiens ne sont pas du folklore. Ils existent toujours, ils ont leurs problèmes et leur culture. Les Indiens sont dans une situation nettement défavorable face au monde blanc. Non seulement ils sont pauvres et en marge de la société, mais même l'image qu'ils ont d'eux-mêmes est déterminée par les blancs qui ont écrit l'histoire et c'est celle-ci qui est enseigné aux Indiens.

Ils n'essaient plus de vivre en conformité avec leur propre lois, de se trouver des modèles parmi eux; ils sont complètement obnubilés par le monde

blanc. La mode, c'est celle dispensée par les revues des blancs. Leurs modèles, ce sont encore des blancs car ce sont eux qui ont le monopole. « A un tel point, affirme Mlle Sainte-Marie, que l'Indien en vient à penser que c'est le blanc qui l'a créé. Ce qui tracasse le plus Mlle Sainte-Marie, c'est de savoir quel rôle elle jouera dans la vie des siens. Mariera-t-elle un Indien ou un blanc ? Elle voudrait cependant retourner vivre dans une réserve, en Saskatchewan, et enseigner aux enfants cris la langue des ancêtres, leurs chants, leurs danses, leur mode de vie propre.

Mais où est-elle le plus utile aux siens ? Dans le monde du spectacle qui lui permet de diffuser une image dynamique des Indiens de par le monde, ou comme institutrice dans sa tribu ? C'est le dilemme actuel dans lequel elle est placée. Et il faut la voir et l'écouter pour sentir toute l'importance que la diffusion d'une image fidèle des Indiens peut avoir dans sa vie. Dès aujourd'hui elle quittait Montréal. Elle remplira plusieurs engagements à Los Angeles, sur les Îles Hawaï, Newport, Toronto. Elle endisquera un nouveau long-jeu au retour de sa tournée. Le réseau de télévision de Radio-Canada diffusera le 30 juin prochain le spectacle qu'elle a fourni à la Place des arts en compagnie du quatuor Les Cailloux.

Gilles Racines





LA PRESSE LE PAVILLON DES INDIENS, LE CHOC DE L'EXPO

26 juin 1967 – Le pavillon des Indiens du Canada... ? Le pavillon qui choque – le seul pavillon « inamical » de l'exposition ? Tous ceux qui l'ont visité ont dû, pense-t-on, ressentir un choc. Ce pavillon apparaît surtout comme un acte d'accusation et de ce fait, on peut dire qu'il tranche nettement sur tous les autres pavillons de l'Expo – à l'exception du pavillon chrétien, qui, lui aussi, dit la vérité toute nue à tous les hommes ; vous êtes des assassins...

En terme d'ailleurs très sereins (et sensiblement édulcorés dans la version française des panneaux explicatifs) le pavillon des Indiens nous dit en effet : Vous êtes de voleurs... « Vous nous avez volé notre patrie, notre culture, notre âme... » Mais il dit aussi, trop faiblement à mon goût : « Et pourtant nos valeurs traditionnelles méritaient d'être appréciées, et celles qui dérivait d'une harmonie millénaire avec la Nature méritaient même d'être adoptées par vous. » Enfin il ne répond pas – et nous verrons pourquoi – à une question que se posent sans doute les Blancs de bonne volonté : « Frères Indiens, que veux-tu que nous faisons maintenant? » Et c'est par là, par son silence que le pavillon introduit l'aspect politique du problème des Indiens du Canada. Car il faut que les Indiens puissent dire ce qu'ils veulent...

Un pavillon choquant

Oui c'est vrai : un premier temps, lorsqu'on entre dans cette suite de salles pleines d'objets connus – mais aussi de panneaux aux textes vengeurs, on ne peut manquer d'être choqué... à condition, bien entendu, qu'on ne connaisse rien de plus au « problème Indien » que ce qu'on a appris dans les manuels scolaires sur les démêlés des Blancs avec les Indiens d'Amérique, et les quelques souvenirs pittoresques d'Indiens coiffés de plumes et brandissant un tomahawk. Ces Indiens conventionnels peuplent en effet les manuels et les livres illustrés – Mais on peut encore en voir de vivants, dans les fêtes ou les expositions, où résignés aux plaisirs faciles des Blancs, ils consentent inlassablement à revêtir une livrée qui ne peut que leur rappeler leur liberté perdue...

En fin de compte, seuls ceux qui ignorent tout du vrai problème des Indiens d'Amérique du Nord peuvent être choqués du pavillon. Le seront aussi, ceux qui pensent que la vérité n'a pas de droits sur l'optimisme béat des Expositions. Peut-être. Comment reprocher ce rappel de la vérité à un peuple vaincu qui a pour la première fois depuis sa défaite le droit de s'exprimer ?

L'Indien et son passé

Le pavillon des Indiens du Canada se présente à nous comme une suite de bâtisses érigées en bordure d'un petit lac orné d'arbres, qui symbolise parfaitement la nature tranquille et l'accueil pacifique que les Européens trouvèrent dans ces parages. La principale bâtisse, hexagonale, est constituée par un « tambour à deux étages, surmonté par une charpente en forme de « teepee » ou de wigwam des Indiens des Plaines ; elle s'élève jusqu'à cent pieds, et se reconnaît facilement de loin. Le thème du pavillon : L'Indien dans son histoire et sa destinée actuelle, se déroule dans une série de salles débutant dans le premier pavillon, au rez-de-chaussée, pour s'achever dans le pavillon principal, au premier étage, d'où l'on redescend au rez-de-chaussée. On note dans la première salle une sculpture en bois symbolisant l'accueil : c'est le type de statues érigées autrefois à l'entrée des villages Nookta, sur l'Île de Vancouver, en signe de bienvenue aux visiteurs.

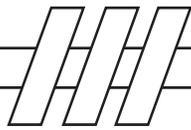
La partie la plus polémique du pavillon vient après que deux premières salles nous ont décrit la vie des Indiens adaptée aux ressources naturelles l'on y prend soin de relever qu'aucun massacre inutile, d'animaux comme de plantes. N'étaient possible dans un genre de vie harmonisé avec la nature... (Allusion, entre autres abus, à l'hécatombe annuelle de jeunes phoques, dans les circonstances inouïes de cruauté que l'on sait).

L'histoire des Blancs

Puis commence l'Histoire – celle que le Blanc a faite – après une brève période marquée par l'extrême cordialité de l'accueil réservé aux Blancs. « Nous les avons abrités, nourris, conduits à travers la forêt... Sans leurs amis Indiens, nul d'entre eux n'aurait pu survivre, ni se déplacer ». Cette histoire qui signifia l'expropriation presque totale des Indiens est très charitablement résumée dans une salle où les principaux panneaux portent des inscriptions comme « Les guerres, puis les traités de paix nous ont privés de nos territoires » ce qui est la stricte vérité, ou bien des citations de voyageurs comme ce Pierre Pouchot qui écrivait peu après 1760 :

« ...ne parlons des droits des indigènes que ces puissances (coloniales) considéraient comme négligeables, bien que ces indigènes trouvassent très étrange d'être





Suite...

expulsés des pays dans lesquels, d'après eux, le Maître de la vie les avaient créés, où ils avaient toujours vécu, et où les ossements de leurs ancêtres constituaient pratiquement leur seul titre de propriété... » En vérité, il y avait de quoi trouver le procédé « étrange »...

La proclamation royale du 7 octobre 1763

Cette salle contient entre autres une reproduction, sur panneau translucide, de la fameuse Proclamation royale du 7 octobre 1763 du roi George III, qui constitue en quelque sorte la charte fondamentale des Indiens du Canada, si souvent et obstinément citée par les Indiens pour la défense de leurs droits que nous en extrayons pour le bénéfice du lecteur le passage essentiel : « Et comme il est juste, raisonnable et essentiel à nos intérêts et à la sécurité de nos colonies que les différentes nations (nations ou tribus) de sauvages (le texte anglais porte « Indiens » ce qui est plus poli) avec lesquels nous avons quelque relation et qui vivent sous notre protection, ne soient ni inquiétées, ni troublées dans la possession de telles parties de nos domaines et territoires comme ne nous ayant pas été cédés, ni achetés par nous, leur sont réservés, ou à chacun d'eux comme leur pays de chasse (as their Hunting Ground) ».

Et les missionnaires chrétiens

Une salle suivante aborde le problème pour le moins aussi délicat : celui du rôle des missionnaires chrétiens. On notera le ton presque voltairien (considérablement affaibli dans la version française) avec lequel on rappelle que ces missionnaires ont « imposé aux Indiens leurs propres histoires sur Dieu, le ciel, l'enfer, le salut... » (traduction exacte du texte anglais : they imposed upon us their own stories on...) Les Indiens, eux, vénéraient déjà un Grand Esprit, et voyaient en tout être vivant une manifestation de l'Esprit. Voilà qui nous ramène à l'essentiel de toute vraie religion : le dialogue direct avec une Puissance ou un Être unique...

Le Foyer des Esprits

L'aboutissant actuel de cette histoire des Indiens et des Blancs, c'est le système des Réserves, codifié, on le sait, par la Loi des Indiens, mais reposant en général sur des traités ou, comme dans le cas de Caughnawaga, sur des concessions de fief sous régime français, confirmées après la conquête par le jugement du Général Gage. Un panneau dit clairement ce que pensent les Indiens sur ces réserves – si

navrantes qu'y puissent être les conditions de vie : LA RÉSERVE EST LE FOYER DE NOS ESPRIT (traduction plus exacte que celle indiquée sur le panneau du texte anglais : the home of our spirits) Notons aussi cette définition « Notre foyer est la réserve, un endroit où nous pourrions être Indiens, parler notre langue, et conserver des choses du passé auxquelles nous tenons... »

L'école et l'avenir des Indiens

Avec la dernière salle du premier étage nous sommes en plein dans le problème des Indiens du Canada, tel qu'il s'engage dès maintenant, le problème de l'école. La jeunesse indienne va de plus en plus à l'école, mais dans des proportions croissantes, cette école, c'est celle des Blancs dans les Réserves, comme hors des Réserves. « Or l'enfant Indien qui fréquente les écoles des Blancs est comme le fils d'immigrants qui oublie sa patrie d'origine. L'École des Blancs est un milieu étranger pour l'enfant Indien ». « Chez lui, c'est le soleil et la lune qui règlent les heures : la cloche de l'école le fait sursauté... tout horaire lui répugne... »

Toutefois « les vents du changement commencent à produire leurs effets. Nombreux sont nos frères qui, munis de leurs diplômes reviennent parmi nous enseigner à leur tour, et inculquer à nos jeunes un sentiment presque oublié de fierté de leur race et de sa riche culture ». Le pavillon clôt sur une note ambiguë qui laisse intact les aspects politiques du problème L « La sagesse ancienne et la science moderne : deux portes ouvertes sur l'avenir des Indiens ».

Mais la science moderne ne va-t-elle pas éclipser la « sagesse des anciens » ? Dans le contexte actuel ne va-t-elle pas amener une assimilation progressive des Indiens aux Blancs, c'est-à-dire en fin de compte la disparition des Indiens en tant que groupe historique? C'est ce qui a permis à certains de dire qu'il y a une certaine contradiction entre la recherche d'une assimilation technique et scientifique et celle d'un épanouissement collectif distinct. Et c'est ce fait que le message du pavillon des Indiens si émouvant soit-il s'achève sur une ambiguïté.

Avec le budget des Affaires indiennes

Toutefois, la note dominante subsiste; celle de la revendication – et cela n'a pas laissé d'étonner. Beaucoup ont dû se poser la question : comment se fait-il qu'un pavillon payé à même le budget des Affaires indiennes ait adopté un ton aussi





Suite...

revendicateur? On l'a posée à Ottawa – qui répond : Nous avons laissé faire les Indiens ». Ceux qui connaissent le profond paternalisme qui a toujours animé la direction des Affaires indiennes n'en tireront pas aussi aisément la conclusion qu'un vent nouveau a soufflé sur Ottawa...

La vérité est plus complexe : le gouvernement – et en particulier M. Arthur Laing, l'actuel ministre des Affaires indiennes, n'a certainement pas dépensé \$1,250,000, coût global du pavillon pour en faire l'un des deux seuls témoignages polémiques de l'Exposition, et dans une large mesure, polémique contre son ministère... Mais il s'est trouvé en face d'une marée montante de « nationalisme indien – dont les indices se sont multipliés depuis une décennie – et il a dû faire contre mauvaise fortune bon cœur. D'ailleurs la polémique soutenue par le pavillon Indien, il faut le remarquer, ne vise que le passé Et ne pose le 'problème Indien » que du point de vue historique et moral.

Et maintenant – que faut-il faire?

On peut noter en effet que ce pavillon, qui paraît exprimer une thèse – celle de la culpabilité des Blancs envers les Indiens, ne conclut rien. Car s'il y a une « problème Indien » - dont le pavillon nous expose les données historiques, anciennes et présentes – il ne nous dit pas comment les Indiens désirent qu'il soit résolu.

Les solutions possibles, évidemment, vont de l'assimilation progressive mais totale au monde des Blancs (manifestement désirée par certains hauts fonctionnaires avec l'accord du département des Affaires indiennes) d'ont de la disparition des Indiens en tant que peuple, en commençant par leurs réserves, à l'intégration des Indiens du Canada comme groupe ethnique plus ou moins autonome, avec leur culture et leurs institutions propres.

Une certaine impuissance

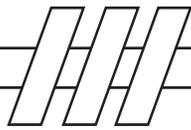
Mais le silence du pavillon, on le devine aisément, n'est pas tant l'effet d'une profonde incertitude sur les destinées du peuple Indien, que celui d'une l'impuissance à formuler librement une opinion à ce sujet, faute d'institutions réellement représentatives. L'un des aspects les plus intéressants de toute l'affaire, c'est que ce pavillon d'une exposition internationale, au lieu de simplement «

raconter » un pays, un peuple, comme tous les autres pavillons – à l'exception du pavillon chrétien, qui est un acte d'accusation contre l'homme – exprime explicitement qu'un chef d'accusation, mais en implique un second. « Les Blancs nous ont dépouillés de nos terres, et de notre culture, de notre Âme », dit en somme le premier.

Mais il faut savoir lire dans le silence du pavillon, le second chef d'accusation. « Les Blancs nous ont enlevé la liberté de disposer de nous-mêmes, au point que nous ne sommes même pas en mesure de formuler une opinion librement discutée sur notre propre avenir. Qu'on nous rende cette liberté fondamentale »... Cela, le pavillon des Indiens du Canada le dit explicitement dans l'une des salles : Donnez-nous le droit de gérer nos propres affaires. Et c'est une conclusion légitime à laquelle parviennent ceux qui savent comment sont prises, jusqu'à présent, toutes les décisions administratives, à quelque niveau que ce soit, concernant les Indiens et leurs réserves.

Ainsi le pavillon des Indiens non seulement pose des affirmations choquantes – choquantes pour ceux qui ignorent les faits historiques – mais soulève inévitablement une question à laquelle il faudra bien, un jour, et le plus vite possible, donner une réponse sans ambiguïté : Les Blancs vont-ils mettre enfin les Indiens en mesure de se prononcer librement – et collectivement – sur leur propre destin? C'est pourquoi puisqu'on a laissé le pavillon des Indiens poser et résoudre devant l'opinion publique le problème des responsabilités dans le passé, convient-il maintenant de comprendre qu'on ne pourra plus se soustraire longtemps à l'obligation de poser, et de résoudre de façon réellement démocratique le problème de l'avenir des Indiens du Canada.

André Luchaire



The Gazette SELECT CANADIEN LACROSSE TEAM FOR ALL-INDIAN SERIES AT EXPO

30 juin 1967 – The Canadian team which will face the best from the U.S. in Expo's All-Indian North American Lacrosse Tournament Aug 4-6 will be picked this weekend. Ross Powless of Brantford, Ont., already appointed coach of the Canadian squad, brings his Oshweken Indian team to Lachine and Caughnawaga for a pair of games against Caughnawaga. Powless, one of Canada's all-time great Indian lacrosse players, will select his Expo tournament team after the two weekend matches. One game is slated for Lachine Arena Saturday night at 8.30 and the other at Caughnawaga Sunday afternoon at 2.30.

The best from Caughnawaga, Oshweken and St. Regis will form Canada's team in the North American tournament. Three or four St. Regis Mohawks will play in Caughnawaga colors Saturday and Sunday. The Oshweken squad, currently second behind Fergus in the Ontario Lacrosse Association Senior B League, will be bolstered by 20-year old sensation Gaylor Powless. Young Powless, son of Oshweken coach, is the current outstanding junior lacrosse player in Canada. He has led Oshawa Green Gaels to four straight Minto Cup championships. Last year he set a new lacrosse scoring record with an amazing 266 points. Still a member of the Green Gaels he will play for his dad this weekend to familiarize himself with the Expo team. He's a sure bet to line up with Canadian team.

Other top performers for the Oshweken squad are Jim and Bob Squires, who are currently 1-2 in the OLA Senior "B" scoring race; Chuck Martin and Tim Logan, both named to the OLA All-star team last year. Caughnawaga, coached by Jean Brisebois, have played all exhibition games this year and has lost only one of six.

The Gazette PAVILION'S CORN PLOT

09 août 1967 – In among the net juniper-bush landscaping surrounding Expo's Indian of Canada Pavilion, Deputy-Commissioner Russell Moses is growing his own little plot of corn. Five weeks old now and pushing upwards in healthy green rows, the 24 stalks are plants with a future. "Those corn cobs mean Expo to me and they're going to go as a memento to Commissioner-General Andrew Delisle, the pavilion hostesses and maybe to a representative of the Northern Affairs Department", Mr. Moses Says.

The Gazette INDIANS AIM MESSAGE AT QUEEN, PEARSON

10 juillet 1967 – The Indians of Canada have been trying to get a message through to the Federal Government for the last 100 years. Yesterday the commissioner-general of their pavilion tried a new approach – the Queen.

Commissioner-General Andrew Delisle took the Queen on a 15-minute tour of the controversial pavilion – which includes among other exhibits a list of broken treaties – and afterwards told members of the press: "I hope she goes back and talks to Mr. Pearson". The Prime Minister yesterday missed a chance to get the message when he was called away before he reached a section devoted to Indian-government relations high-lighted by a sign reading: "Give us the right to manage our own affairs". Mr. Pearson left to answer a phone call from Ottawa.

Mr. Delisle left to answer a phone call from Ottawa. Mr. Delisle said he was disappointed that the Prime Minister had been called away. He had hoped to talk to him". He said. The commissioner-general, a full-blooded Iroquois – also expressed disappointment over the royal reaction. "The Queen was very pleasant and it was a great honor to have her here", he said. "But she was non-committal about what she saw. I admit I had hoped for more reaction".

Asked if he thought the Queen might have missed the message which calls attention to Indian problems, Mr. Delisle replied: "No, I don't think she is the type of person who would miss what we are trying to convey". The Queen, with little change of expression, hurried by signs reading "War and treaties deprived us of our land" and "We wanted to live our own life on our own land". She paused, however, to look carefully at a section devoted to the problems of Indians children in adapting to the white man's school systems.

TERRY HAIG

**PHOTOJOURNAL** EXPO-TERRA DES FEMMES (Chronique)

19 juillet 1967 – Le pavillon des Indiens du Canada, sur l'île Notre-Dame, a la forme d'une immense tente en bois et en acier. Contrairement à tous les autres pavillons qui nous donnent souvent des complexes de supériorité, supériorité bien légitime de l'homme qui a vaincu les éléments, qui a discipliné aussi bien les animaux que la nature elle-même, bref qui a érigé un univers à la dimension de ses plus folles ambitions, le pavillon des Indiens du Canada nous oblige à une prise de conscience. Une prise de conscience qui n'a rien de réjouissant et qui nous prouve, en noir sur blanc, que nous les hommes nous sommes parfois une belle bande de petits salauds. Excusez l'expression qui vous paraîtra sans doute excessive, mais elle est, à mon avis, bien en deçà de la vérité.

Mais qu'y voyons-nous à l'intérieur de ce pavillon, pour que son exposition provoque chez tous ses visiteurs cet incroyable sentiment de culpabilité ? Rien que les difficultés (oh ! illustrées très sobrement) que les plus anciens des Canadiens ont rencontré depuis que les hommes blancs leur ont volé leur pays. Au début le visiteur est fasciné par un vieux berceau en peau de phoque et écorce de cèdre, par une coiffe en bison, par un masque de la "Société de Médecins du Faux Visage" de la tribu des Iroquois et enfin par une magnifique corbeille en écorce de bouleau. Mais aux sourires admiratifs devant ce merveilleux et lointain passé succèdent rapidement les ah ! et les oh ! étonnés. Non, mes petits amis, semblent nous dire les Indiens, nous ne sommes pas les méchants scalpeurs de vos livres d'histoire. La vraie histoire, la voici !

Et pour commencer : « Les grands découvreurs du Canada ont voyagé en canots indiens, chaussé les raquettes indiennes, consommé des aliments indiens, habité dans des cabanes indiennes. Sans leurs amis indiens, nul d'entre eux n'aurait pu survivre ni se déplacer. C'est nous qui avons accueilli les premiers Blancs." Puis, plus loin : " Seuls les animaux dont nous avons besoin étaient abattus. La tuerie sans raison, l'abattage inutile des arbres nous paraissait insensé."

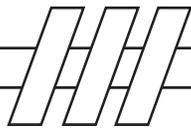
"Les premiers missionnaires nous considéraient comme des païens. Ils nous ont inculqué leur propre conception de Dieu, du ciel, de l'enfer, du péché et du salut éternel. Or déjà, et bien avant, nous conversions avec Dieu, que nous nommions Grand Esprit". Et enfin : "Les guerres, puis les traités de paix (qui n'ont jamais été respectés par les Blancs) nous ont privés de nos territoires."

« Oui, bien sûr, c'est le passé que tout cela", avons-nous tendance à dire après ces phrases qui sont plus que des accusations, mais la mauvaise conscience ne lâche pas son homme comme ça. Il faut aller jus-qu'au bout de la honte, et la honte, elle surgit implacable (et bénéfique pour nous, les Blancs !) lorsque nous apprenons que 3 familles indiennes sur 4 gagnent moins de 2.000 dollars par an, alors que la limite de pauvreté pour les autres Canadiens est de 3.000 dollars par an. Que « l'école des blancs constitue un milieu étranger pour l'enfant indien ». « Dégoutant, épouvantable » ont murmuré à mes côtés de jeunes visiteurs.

On ne peut pas dire que l'homme blanc (dans sa grande magnanimité ... !) a souvent laissé la parole aux Indiens. Mais, pour une fois que les Indiens ont pu s'exprimer librement, ils n'ont pas raté leur coup. Et ils ne nous ont pas manqué non plus ! C'est bien fait pour nous. Quant à moi, je formule un vœu. Que cette prise de conscience éveille dans le cœur des Indiens, des gouvernants d'aujourd'hui et de demain un réel souci d'aider les Indiens. Et ce, non pas avec notre conception de Blancs, mais avec un réel souci de les aider dans le sens où ils désireraient être aidés. Pour la même raison qu'on ne donne pas du chocolat à un va-nu-pieds, mais des souliers et de la soupe...! Mais ce qui m'a le plus frappée lors de ma visite, c'est le mot de la fin. Des mots qui ont emprunté la voix admirable de Jean-Paul Nolet : « Maintenant, prends place mon frère autour de ce feu. Nous parlerons des temps qui viennent. » Saurions-nous être aussi magnanimes? **FRANCINE DUFRESNE**

LA PRESSE LES « AMÉRINDIENS » SONT MÉCONTENTES DU PREMIER MINISTRE

05 juillet 1967 – Les dirigeants du pavillon des Indiens du Canada ne le cachent pas : ils sont profondément déçus du fait que, même s'il avait de bonnes raisons, le premier ministre Pearson n'ait pas visité le pavillon qui, pour une fois, offre une version sensée de ce que fut l'histoire du Canada, M. Pearson allait justement accompagner la reine au pavillon lorsqu'un appel téléphonique, dont la nature n'a pas été révélée, interrompit sa tournée. Le chef Andrew Delisle de Caughnawaga s'attendait justement de profiter de sa visite pour le « mettre au fait de la situation » faite aux Indiens dans notre pays qui est, également et peut-être plus, celui des Peaux-Rouges.



The Gazette PAVILION MISREPRESENTS OUTLOOK OF MOST INDIANS SAYS MISSIONARY

11 juillet 1967 – The Canadian Indian pavilion misrepresents the views of most of this country's Indians, says a Catholic missionary who has spent 26 years among them. "The pavilion represents the views of the handful of people who designed it, but not those of the majority of Canadian Indians", Rev. Appolinaire Plamondon told The Gazette recently. "Most Indians aren't so bitter – they're happy with what is being done for them by the Government and by Missionaries".

The Quebec-born Oblate priest lives on a 2,000-Indian reservation near Fort Alexander, Manitoba. He came to Montréal to accompany four young Indian musicians who appeared at the bandshell. "Such statements in the pavilion such as "War and treaties deprived us of our land" distort the real mood of the Indians", Fr. Plamondon said. "They never wanted the whole country. What would 200,000 Indians have done with all of Canada?"

The four young men with Fr. Plamondon in Montréal are part of an 11-man musical group organized at the reservation. Armed with electrical guitars and drums, they play everything from rock-and-roll to traditional Indian dances. Members of the group have performed at dances and shows across the country. Rev. Plamondon often takes part of the show, playing his violin. He started the group, he says, "to let Canadians get used to seeing Indians and to give the Indian boys something to do to maintain their self-respect. Without this sort of thing, there would be very little to do on the reservation and they would just sit around".

The young musicians, ranging in age from 16 to 28, enjoyed performing at and exploring Expo: and audiences at the fair warmly applauded their performances. Despite the fact that many Indians are now leaving the reservations, Fr. Plamondon says that the future of Canadian Indians lies in continued reservation life, since "they're happiest when they are together in a group".

GEORGE RADWANSKI



Narval Morriseau



LA PRESSE ÉPUIÉS, LES 12 INDIENS MICMACS BIVOUAQUENT À TROIS-RIVIÈRES ET RATENT LEUR RENDEZ-VOUS À L'EXPO

17 juillet 1967 – Douze Indiens de la tribu des Micmacs, du groupe Algonquin, qui devaient être reçus officiellement, à 11 h. 30 hier matin au pavillon des Indiens du Canada à l'Expo, ne sont pas encore arrivés à Montréal. Ils n'y seront d'ailleurs pas avant mercredi, selon toute apparence. Il s'agit de douze vigoureux avionneurs partis de Chapel Island, à 40 miles à l'ouest de Sydney, en Nouvelle-Écosse, le 12 juin dernier, à bord de deux grands kayacs. Après avoir traversé le lac Bras D'or pour atteindre la rivière St-Jean et ensuite le fleuve St-Laurent, le groupe a finalement accosté à Québec mercredi dernier, soit un mois exactement après leur départ.

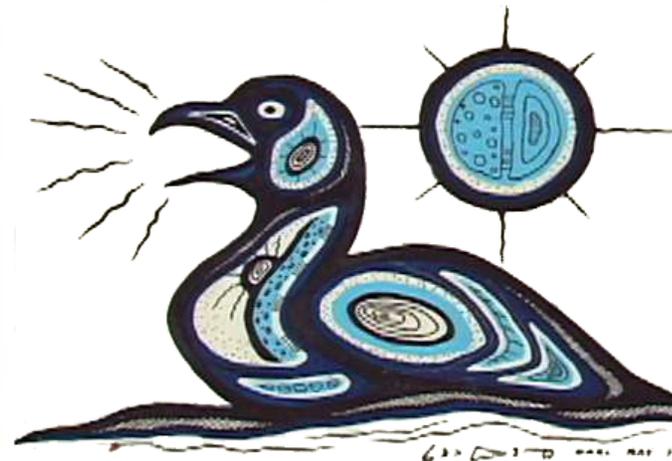
Vendredi matin, ils partaient de Cap-Rouge et samedi après-midi, ils passaient à la hauteur de Champlain. Mais samedi soir, à Trois-Rivières, les canotiers ont décidé de prendre un peu de repos. Le courant du fleuve les avaient tellement épuisés qu'ils n'ont même pas eu la force de monter leur tente. Hier, constatant bien que leur rendez-vous à l'Expo était raté, ils ont décidé de se reposer et ils sont demeurés à Trois-Rivières. Quatre d'entre eux ont passé la nuit dernière dans un camion qui les escorte depuis leur départ de Sydney, et les autres ont campé sur les rives du fleuve, à la marina de l'île St-Quentin, entre Trois-Rivières et le Cap-de-la-Madeleine.

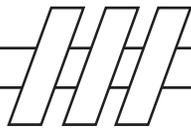
Ils devaient partir ce matin en direction de Louiseville où, selon leur programme, ils planteront leur tente au club nautique ce soir. Leur étape suivante serait St-Ignace de Loyola, en face de Berthier-Ville, et ensuite, Montréal. En avironnant sur les eaux du fleuve, les jeunes canotiers offrent un spectacle de premier choix. Malgré leur grande fatigue, ils courent à l'occasion, et la plupart du temps, ces grands gaillards couverts de plumes s'interpellent dans le langage des bêtes, imitant les cris des animaux des bois.

Jusqu'à maintenant, les canotiers ont affronté plusieurs difficultés. Dès le début de leur voyage de 850 milles entre autres, un des Indiens a dû être hospitalisé pendant deux heures, à la suite du chavirement d'une embarcation près du village de River John, N.E. Un autre retard d'une journée est survenu près de Fredericton, N. B., quand l'un des canots a heurté le roc, nécessitant des réparations. Le chef de la tribu des Micmacs, qui comprend 7700 membres, Don Marshall, et M. Noël Doucette, du bureau des Affaires indiennes de la Nouvelle-Écosse, ont organisé cette expédition sous l'égide de la Commission du centenaire. Le prix total du voyage (\$7,100) est entièrement défrayé par la Commission du centenaire. Un guide accompagne les avironneurs dans un camion, empruntant la route autrefois suivie par les marchands de fourrures. Ce camion servira à ramener les deux canots de 19 pieds et demi en Nouvelle-Écosse, après la visite à l'Expo.

Le grand chef Marshall est arrivé des maritimes à l'Expo au cours de la journée d'hier, par avion. Il devait accueillir lui-même les canotiers à la marina de l'Expo. Il était accompagné de la princesse indienne Carol Moore, 19 ans. Les deux personnalités Indiennes ont vainement attendu les canotiers hier. Inquiets de leur sort, ils ont tenté de les rejoindre par radio, mais ce fut inutile. Ce n'est qu'hier soir que La Presse, grâce à la collaboration de la Sûreté provinciale, a pu localiser les canotiers à Trois-Rivières. Le chef Marshall, 42 ans, portant un costume de teinte brune, des mocassins et une cravate du centenaire, et la jolie princesse Carol Moore ont été accueillis hier matin à l'aéroport international de Dorval par le chef Andrew Tanakokate Delisle, commissaire général du pavillon des Indiens du Canada, et par deux jolies hôteses.

En attendant les canotiers, ils ont visité le pavillon Indien. Le chef Marshall s'est déclaré « enchanté de toutes les pièces intéressantes exposées dans ce pavillon » qu'il a qualifié de « merveilleux ». La jeune princesse l'a également trouvé très agréable et elle désire le visiter à nouveau avant son départ. Ils projettent de visiter d'autres pavillons au cours des prochains jours, puisque leur départ sera retardé. Ils désirent particulièrement voir les pièces esquimaudes ainsi que le pavillon du Mexique. **François Béliveau**



**LA PRESSE M. MICHENER PRÉSIDERA LA JOURNÉE DES INDIENS**

03 août 1967 – C'est le gouverneur général du Canada, M. Roland Michener, qui fera fonction de « représentant national des Indiens du Canada » à la journée du pavillon des Indiens du Canada, demain, à l'Expo 67. M. et Mme Michener resteront à cette occasion deux jours à Montréal, qu'ils consacreront à visiter l'Exposition.

La première journée sera celle du pavillon des Indiens. Le gouverneur général et son épouse seront reçus officiellement à la Place des Nations, par M. Pierre Dupuy, commissaire général de l'Exposition, et par le chef André Tanahokate Delisle, commissaire général du pavillon des Indiens, et un premier spectacle de danses et de chants indiens sera donné à cette occasion, à partir de 19h 15 du matin, avant l'arrivée des dignitaires, qui aura lieu avant 10,45 hrs. La cérémonie proprement dite aura lieu à 11 heures, selon le rituel établi pour toutes les « journées nationales ». Ensuite aura lieu la visite du pavillon par le groupe officiel et à 12.45 ce sera le départ pour le Restaurant Hélène de Champlain où le commissaire général de l'Exposition offrira le lunch.

L'après-midi sera consacré d'abord par le Gouverneur général à la visite des pavillons des États-Unis, du Mexique, de Cuba et du Venezuela. Les officiels se rendront ensuite à la Place des Nations où aura lieu en leur honneur un premier « spectacle » indien caractéristique : le pow-wow des Indiens des Plaines, de 16,30 hrs à 17,30 hrs. Ce spectacle sera répété de 18,00 h à 19.00 h, après le départ des officiels.

La journée nationale des Indiens du Canada sera clôturée par une réception privée offerte à l'Île au Pin (Île Notre-Dame, en arrière du Pavillon du Canada) par le commissaire général des Indiens du Canada. Le samedi 5 sera consacré par M. et Mme Michener à visiter les pavillons du Téléphone, des États-Unis, de l'URSS et de la Tchécoslovaquie.

LE DEVOIR LA JOURNÉE DES INDIENS – M. MICHENER SERA À L'EXPO AUJOURD'HUI

04 août 1967 – OTTAWA – Le gouverneur général, M. Roland Michener, présidera aujourd'hui aux célébrations de la Journée des Indiens du Canada à l'Expo 67. M. et Mme Michener seront accueillis par le chef Andrew T. Delisle, commissaire général du pavillon des Indiens du Canada. Ils feront également une visite du pavillon et assisteront à la première d'une représentation appelée « Plains Indian Pow-Wow ». Au cours de la journée, ils déjeuneront avec le commissaire général de l'Expo, M. Pierre Dupuy, et visiteront les pavillons du Mexique, de Cuba et du Venezuela. Samedi, les Michener visiteront en touristes les pavillons du téléphone, des États-Unis, de l'URSS et de la Tchécoslovaquie.

LE DEVOIR LE CHEF DESLISLE : LES INDIENS ENTENDENT DEMEURER CANADIENS

05 août 1967 – Le commissaire général du pavillon des Indiens du Canada à l'Expo, le chef Andrew Deslisle, a souligné hier la volonté du peuple Indien du Canada de rester canadien, en pensée et en acte. La déclaration de M. Deslisle souvient quelques jours après la publication par un journal d'un rapport selon lequel les Indiens du Canada s'apprêteraient à se révolter contre les autorités fédérales. Le chef Deslisle avait lui-même démenti ces prétentions par la suite.

M. Deslisle a accueilli le gouverneur général du Canada, M. Roland Michener, à l'Expo, à l'occasion de la journée des Indiens en affirmant que les Indiens « continueront à être Canadiens en pensée et en action tant et aussi longtemps que le soleil brillera, que les rivières couleront et que l'herbe poussera ». Ce grand pays, a-t-il dit, se compose de plusieurs nations, de différents groupes minoritaires qui sont venus de diverses parties du monde. Tous ses groupes travaillent ensemble à construire ce nouveau pays qui célèbre les cents ans de son union cette année.

M. Deslisle s'adressait à une foule importante réunie à la Place des Nations où les Indiens avaient pour la circonstance monté trois tentes. Le gouverneur général a présidé à la cérémonie marquée de danses et de chants indiens. Pour sa part, M. Michener s'est dit d'avis qu'il existe « un nouveau sentiment d'unité et de destin commun chez les Indiens du Canada, en dépit de leur grande variété de langues et d'origine ». Et il a ajouté « Plus encore, les Canadiens reconnaissent de plus en plus que les Indiens ne forment pas seulement un des multiples peuples du Canada, mais un peuple très particulier qui mérite l'attention et l'appui de tous les Canadiens. L'un des signes les plus encourageants de l'époque actuelle est le fait du développement rapide d'un leadership indien, a ajouté le gouverneur général.

**LA PRESSE****LES INDIENS DU CANADA : RACE QUI CHERCHE SA VOIE**
Demain, journée des Indiens du Canada à l'Expo

03 août 1967 – Parler des Indiens du Canada, c'est sans doute aborder un sujet à la fois délicat, passionnant et très mal connu. L'un des mérites les plus authentiques du pavillon des Indiens du Canada est de nous avoir présenté ce sujet d'une manière à la fois simple, voire brutale – encore que sans conclusions pratiques bien définies. Et c'est aussi un trait d'originalité incontestable – car les pavillons de l'Expo, du moins en principe, ont été conçus pour « raconter » des pays, des peuples, mais non pour dresser en quelque sorte des réquisitoires, si justifiée soient-ils.

Mais c'est qui est impossible de « raconter » les Indiens du Canada – comme des États-Unis, dû reste – sans constater les faits dont le moins qu'on puisse dire, est qu'ils sont déplorables et qu'ils constituent un processus historique d'extinction plus ou moins délibérée d'une culture humaine (langue, tradition, philosophie de la vie) et même d'un groupement humain méritant mieux que le destin amer que les Blancs leur ont infligé. Histoire mal connue – et au reste considérée comme peu importante en raison du nombre relativement exigu d'être humain concernés : quelque deux cent mille – soit un centième de la population globale du Canada – un groupe social qui serait du reste en diminution constante.

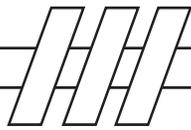
Or là aussi on risque des surprises : les dernières statistiques de la population indienne enregistrée indiquent un total de 215,000 âmes (novembre dernier) contre 180,000 en 1959, plus quelque 200,000 personnes d'origine indienne, mais non enregistrées comme Indiens. Toutes les statistiques indiquent, depuis deux décades et surtout depuis quelques années un accroissement sensible de population indienne – et qui le serait davantage si les communautés urbaines avaient le même taux de natalité que les réserves et les établissements éloignés des grands centres (confirmant ainsi la loi démographique selon laquelle les hautes natalités vont de pair avec le sous-développement puisque les communautés rurales sont généralement les plus pauvres). Ces 215 Indiens enregistrés sont répartis dans les 2,00 réserves appartenant à 550 « Bandes » - mais une partie appréciable d'entre eux vit en réalité dans les villes tout en réussissant à garder le statut d'indien.

Qui sont au juste ces « Indiens » - qui doivent leur nom au fait que les Européens qui les découvrirent au XVIème crurent avoir affaire à des contrées et des populations en rapport avec les Indes orientales ? Les anthropologues discutent encore sur leurs lointaines origines. Le continent nord-américain a été habité depuis bien plus que 12,000 ans, affirment les archéologues – mais les tout premiers habitants étaient-ils déjà des Asiatiques ? Ce qui est certain c'est que plusieurs invasions ou infiltrations en provenance de l'Extrême est asiatique (sibérien) ont eu lieu, par le détroit de Behring et la côte du Pacifique et que le type mongoloïde s'est depuis répandue dans tout le continent. Mais beaucoup d'anthropologues parlent aussi d'un type amérindien qui pourrait être autochtone. En outre de nombreux métissages ont eu lieu avec les Blancs.

Quoi qu'il en soit il est impossible de définir les diverses nations ou tribus indiennes en termes physiques : elles ne se différencient en réalité que par la langue, l'habitat, et dans une certaine mesure, par le genre de vie. Les divisions actuelles (Algonquins, Iroquois, Sioux, Athabaskiens) reflètent encore, dans une large mesure, celles d'il y a trois ou quatre siècle – parce que les nations indiennes du Canada ont été beaucoup moins dispersées que celles des États-Unis. Par contre leurs terres ancestrales ont été considérablement réduites ou les nations ont été confinées à des réserves exiguës. L'histoire racontée fort succinctement par le pavillon, c'est en effet celle de ces populations autochtones de ce continent, surprises par l'arrivée des Blancs du XVIème siècle dans un état de civilisation et de culture qui furent jugées immédiatement par les nouveaux arrivants comme inférieures à tous les points de vue.. Ce qui, visiblement, constitua d'emblée une justification à tous les abus ultérieurs à commencer par l'abus juridique fondamental consistant à se comporter comme en pays conquis et à considérer les « natifs » comme sujet à priori des gracieuses majestés qui, pour lors, régnaient sur les différents royaumes composant l'Europe.

De là le paternalisme dont le gouvernement canadien semble avoir hérité comme partie intégrante de la succession française, lors du Traité de Paris.





Suite...

Avant comme après le Traité de Paris, c'est une longue histoire d'expropriations successives. Et c'est ce même paternalisme qui explique les rancœurs d'une population dont le niveau de vie, à part quelques exceptions individuelles ou collectives, est dans l'ensemble inférieur de beaucoup à la moyenne du Canada. Veulent-ils participer à la culture blanche pour s'intégrer - ou non ?

Les Indiens du Canada vivent en ce moment un tournant de leur histoire. L'existence même de ce pavillon singulier, qui accuse en même temps qu'il raconte, est la preuve que le gouvernement d'Ottawa n'a pas pu empêcher les cœurs de se déborder. Les Indiens semblent vouloir se secouer de leur torpeur du passé : ils prennent conscience d'eux-mêmes, de leur passé, de leur présent. Mais leur avenir ?

Comme beaucoup l'ont remarqué l'enseignement du pavillon des Indiens reste sans conclusions. Que veulent les Indiens ?

Mais même ce silence est éloquent. Ils ne savent pas encore ce qu'ils veulent, parce qu'ils n'ont pas encore eu le temps ni la liberté de discuter entre eux, et de se mettre d'accord sur une politique commune. Il n'y a aucune représentation unique, collective des Indiens du Canada. Et il est significatif que pour cette journée nationale du Pavillon des Indiens, on (entendez la direction des Affaires indiennes) ait choisi le gouverneur général lui-même comme « représentant national des Indiens ». C'est un grand honneur certes – mais il révèle assez que les Indiens du Canada n'ont en réalité aucun représentant authentique, pris parmi eux, de leur sang. Ou qu'on n'a pas voulu choisir l'un d'eux pour lui reconnaître cette dignité.

Population minoritaire, plus que cela mineure (les Indiens en principe ne sont pas citoyens canadiens : ils doivent être « émancipés » pour le devenir) les Indiens du Canada viendront à l'Exposition universelle pour prendre contact les uns avec les autres : c'est précisément le vœu du commissaire général du pavillon, le chef André Deslisle, que ce pavillon serve à cela. On peut supposer que ces rencontres contribueront à élaborer cette politique commune dont la nécessité semble constituer la leçon principale de ce pavillon-choc.

LA PRESSE QUE DEVIENDRONT LES INDIENS ?

05 août 1967 – Trois spécialistes des affaires indiennes s'interrogeront ce soir au cinéma-théâtre (du pavillon de la Jeunesse) à 17 h. sur ce que sont les Indiens dans leur propre pays et sur ce qu'ils seront demain au train où vont les choses. Les participants au colloque seront Mlle Alanis Obomsawkis, une jeune indienne abénakis qui exerce la profession de mannequin à Montréal ; Mlle Daphné Kelgard, chargée des affaires indiennes à l'Union canadienne des étudiants et enfin M. Dave Isace, président du Canadian Indian Youth Council. Une hôtesse du pavillon des Indiens de l'Expo et originaire des maritimes participera à la discussion. L'auditoire sera formé d'une quarantaine d'Indiens invités ainsi que des visiteurs du pavillon. Le système d'interprétation simultanée sera en usage.

LE DEVOIR LE COMMISSAIRE DU PAVILLON DES INDIENS S'EN PREND AU RAPPORT RHÉAUME

04 août 1967 – Le commissaire général du pavillon des Indiens du Canada, M. André Deslisle, chef de la tribu iroquoise de Caughnawaga soupçonne que le rapport non encore publié de l'enquête du gouvernement fédéral sur la situation de ses compatriotes a surtout pour but de « calmer les Indiens cependant qu'on ne fait rien pour eux », a-t-il déclaré dans une conférence de presse à l'Expo. M. Deslisle s'oppose d'ailleurs à ce que l'enquête ait été confiée à un Blanc, M. Gene Rhéaume, jadis représentants des Territoires du Nord-Ouest aux Communes, alors que le gouvernement prétend donner aux Indiens l'occasion de se décharger de leurs propres responsabilités.

Le rapport, qui n'a pas encore été publié et dont M. Deslisle espère qu'il sera d'abord soumis aux Indiens eux-mêmes, signale qu'il s'en faudrait de peu que les indigènes ne passent à l'action violentes, si grande est leur colère. M. Deslisle reconnaît que si leurs leaders voulaient pousser les indiens à la violence, ils pourraient fort bien se révolter ouvertement contre les conditions de vie qui leur sont faites par les Blancs.

« Mais pourquoi la révolte? Ce que nous cherchons, ce sont les moyens de régler nous-mêmes nos problèmes. Il n'était pas nécessaire de dépenser tant d'argent et d'énergie pour découvrir la nature des problèmes des Indiens du Canada. La Gendarmerie royale possède des agents dans toutes nos réserves qui auraient fort bien pu faire connaître nos problèmes au gouvernement ». a dit M. Deslisle dont la tribu, situé à quelques miles de Montréal, compte environ 5,000 membres. « Ce rapport, encore une fois, c'est le Blanc qui dit aux Indiens quoi faire. Bien que nous la trouvons inutile, l'enquête, puisqu'on avait décidé de l'entreprendre, aurait dû être confiée à un Indien. Il se trouve parmi les nôtres des personnes tout à fait qualifiées pour faire ce travail », a-t-il ajouté.

**MONTRÉAL - MATIN PARTICULARITÉS PROTOCOLAIRES ET « POW-WOW » PLACE DES NATIONS**

04 août 1967 – C'est aujourd'hui la journée spéciale des Indiens du Canada à l'Expo 67 et les cérémonies qui auront lieu ce matin à la Place des Nations présenteront certaines particularités que d'aucuns ne manqueront pas de trouver pour le moins étranges. Pour mieux comprendre ces particularités, rappelons-nous que les Indiens du Canada ont des traités avec la Couronne britannique et ne relèvent pas, à proprement parler, des gouvernements canadiens.

Leurs fêtes d'aujourd'hui à l'Expo 67 seront donc présidées par le représentant de la Reine, soit le gouverneur général Roland Michener. Celui-ci et Mme Michener seront accueillis officiellement à la Place des Nations, à 11 heures ce matin, par le commissaire général de l'Expo 67, M. Pierre Dupuy, et l'hôtesse officielle, Mme Robert Shaw. Prendront également place à la tribune d'honneur : le commissaire général du pavillon des Indiens du Canada, M. Andrew Delisle, et Mme Delisle. Dès 10 h. 15, des danses et des chants indiens seront interprétés par quelques-uns des meilleurs danseurs et chanteurs indiens de la Plaine.

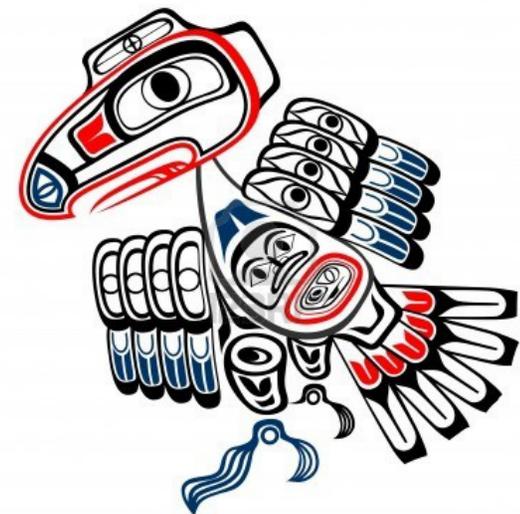
Et voici une première particularité... alors même qu'à la Journée nationale de la Jamaïque, par exemple, la garde d'honneur n'était composé que de 50 soldats, parce que le représentant officiel était un simple premier ministre, elle comprendra ce matin 100 soldats du 3^e bataillon du Royal 22^e Régiment, parce que le représentant officiel est un vice-roi. Autre particularité : c'est le drapeau du gouverneur général et non celui du Canada qui sera hissé. Quant à la salve, elle sera de 21 coups de canon (et non pas de 19 comme hier).

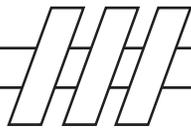
Troisième particularité : la musique du Corps royal canadien des transmissions jouera, non pas le « O Canada », mais les premières mesures du « God Save the Queen ». Et l'on aurait bien mauvaise grâce de s'en offusquer, car les choses doivent se dérouler ainsi en cette journée spéciale des Indiens du Canada, selon les règles du protocole. On pourrait ajouter comme quatrième particularité qu'il y aura trois allocutions et non pas deux comme de coutume. La première sera prononcée par M. Dupuy, la deuxième par M. Andrew Delisle et la troisième par le gouverneur général.

Après la signature du Livre d'Or au salon d'honneur de la Place des Nations. La délégation officielle retournera à la tribune et le chef Andrew Delisle remettra le bonnet de guerre indien aux « grands chefs » de l'Expo, soit MM. Pierre Dupuy, Robert F. Shaw, Andrew Kniewasser, Jean-Claude Delorme, Dale Rediker, E. Churchill, Philippe de Gaspé Beaubien, Pierre de Bellefeuille et Yves Jasmin. À midi, la délégation officielle quittera la Place des Nations pour visiter le pavillon des Indiens du Canada puis les pavillons du Canada et des Nations-Unies. À 13 h. 15, un déjeuner sera offert par M. Dupuy au pavillon d'honneur Hélène-de-ChAMPLAIN. Puis la délégation officielle visitera les pavillons des États-Unis, du Mexique, de Cuba et du Venezuela.

Le clou de la journée des Indiens du Canada sera la présentation d'un « Pow-Wow » tel que vécu chez les Indiens de l'Ouest du Canada, avec la participation de 15 Pieds-Noirs, de neuf Cris et d'un Ojibway. Ce « Pow-Wow » aura lieu à la Place des Nations en présence du gouverneur général et de la délégation officielle, de 16h. 30 à 17 h. 30. Une deuxième représentation aura lieu entre 18 heures et 19 heures. Pour clore cette journée spéciale des Indiens du Canada, le commissaire du pavillon, M. Andrew Delisle, offrira une réception pour un groupe d'invités, de 20 h. 30 à 23 heures, à l'île aux Pins du Lac des Régates.

URGEL LEFEBVRE



**LA PRESSE IL FAUDRAIT BIEN RESTITUER LE CANADA AUX INDIENS**

04 août 1967 – La vie d'un billettiste (dépersonnalisé) est la plus ordinaire qui soit. Puisqu'elle ressemble, tout simplement, à celle de tout le monde – à une exception près, celle de lire, tous les matins, les journaux pour voir ce que les autres ont déjà (est-il permis de dire hélas) écrit. La vie d'un billettiste de l'Expo est tout aussi ordinaire, même si le menu – rose ou noir, selon humeur de la journée – est parfois des plus indigestes. Par abondance. Et par richesse.

Ainsi, ai-je pensée, hier, me nourrir :

1 de banques suisses – ce que j'aurais sans doute fait si l'argent n'avait le désavantage de me rendre particulièrement triste en me faisant constamment souvenir que je 'en ai pas;

2 de beauté(e)s vénézuéliennes – ce que j'aurais sans doute fait si le deuil ne se portait si mal et si la compagnie de la mort ne m'était à ce point antipathique;

3 de soleils et de sables jamaïquains – ce que j'aurais sans doute fait s'il m'avait été possible d'écrire plus de trois lignes sur un premier ministre qui danse le calypso (au rythmes de « Byron Lee and the Dragonnaires » et des « Blues Busters »), tout en demeurant assis sur son fauteuil à côté d'un commissaire général dont le flegme est proverbial; etc. etc.

Sans parler d'une idée très farfelue qui m'est venue en lisant un article paru dans La Presse et qui consistait à faire danser les « 10 petits nègres » d'Agatha Christie Place d'Afrique – ce que j'aurais sans doute fait s'il n'y avait que 10 pays africains représentés à l'Expo. Tout cela pour vous dire qu'en désespoir de cause j'ai dû me rabattre sur les Indiens du Canada dont la Journée est célébré aujourd'hui. Avec d'autant plus de plaisir que mon idée me semblait riche d'avenir. Me semblait...

Pourquoi, me disais-je, ne pas restituer le Canada aux Indiens ? Il s'agirait évidemment d'un geste symbolique puisqu'il suffirait d'évacuer, à la fin de l'Expo, l'extrémité ouest de l'Île Notre-Dame où sont rassemblés aujourd'hui les pavillons du Canada et des provinces qui le constituent encore pour en faire cadeau (!) aux Indiens. Histoire de leur prouver, et de nous prouver à nous-mêmes, que nous savons reconnaître nos erreurs et que nous ne demandons pas mieux que de les réparer... dans les limites du possible.

J'aurais naturellement élaboré mon idée (en prévoyant par exemple la création d'un Grand Conseil indien qui pourrait siéger dans leur pavillon actuel, etc , etc) si je n'avais brusquement compris que la « mauvaise conscience » (et comment ne pas avoir mauvaise conscience en Amérique en pensant aux Indiens) est mauvaise conseillère puisqu'elle consiste tout au plus à vouloir corriger ses vices en en (ou en s'en) inventant d'autres. Et que, fiers de notre magnanimité, nous aurons tôt fait de remplacer notre « mauvaise conscience » actuelle par une « bonne conscience » et d'oublier le passé. Une fraction d'île, c'est bien peu... après tout.

PIERRE OLIVIER

The Gazette NINE EXPO BOSSES HONORED WITH TITLES, HEADDRESSES

05 août 1967 – Nine top Expo bosses became honorary Indian chiefs Friday and were given feather headdresses to prove it. Commissioner-General Pierre Dupuy beamed happily as Chief Andrew Delisle, commissioner-general of the Indians of Canada pavilion, fitted him with a turkey-feather headdress at drum-thumping ceremonies marking Indian Day at Place des Nations. Chief Delisle, head of Montreal's 5,000-member Caughnawaga Iroquois band, gave Me. Dupuy the honorary Iroquois title of Chief Ka-ta-ron-tiay – Flying Clan Symbol.

Towering Robert Shaw, deputy commissioner-general of the fair, became an honorary member of the Alberta Blackfeet Indians with the title of Ne-nay-de-ta or Chief Eagle. General manager Andrew Kniewasser got his title of Hae-maas-gia-soo, or Respected Man, from the Kwakiutl Indians of British Columbia. The maritime Micmac name of Ulsuesit or Bossman went, appropriately enough, to Expo's director of operations, Philippe de Gaspé Beaubien. Jean-Claude Delorme, secretary and general counsel, became a Northwest Territories Slavey chief with the tittle of Denehyon Nada Hothe, meaning Advisor or Speaker.

Dale Rediker, director of finance and administration, got the Quebec Montagnais Indian title of Shuliau Tohemau – Keeper of the Valuables. The Squamish title of Hoth Swai-khay-waa-chei-chob, or Man of Great Skill, was conferred on Col. Edward Churchill, director of installations. Pierre de Bellefeuille, director of exhibits, was given an Objiway title of Ogemah-wa-bin-dy-way, Chief Who Said Something. Yves Jasmin, director of public relations, was named with the Haida title for Bearer of Good News, Keen-yai-ynens.



le journal de **montreal** LES INDIENS SONT LES VRAI HÔTES DES AUTRES GROUPES ETHNIQUES QUI FORMENT LE PAYS

05 août 1967 – À l’occasion de la journée spéciale des Indiens, hier, sur la Terre des Hommes, le chef Andrew Deslisle, en présence de quelques hautes personnalités canadiennes, dont, M. Roland Mitchener et M. Pierre Dupuy, a voulu faire la mise au point suivante : « Les aborigènes sont les vrais hôtes des autres groupes ethniques qui forment la grande diversité et la forte organisation qui est la nation actuelle du Canada. Nous avons beaucoup contribué dans le passé à la grandeur de ce pays et nous y contribuerons encore. Nous continuerons d’être Canadiens, par la pensée et par l’action, aussi longtemps que le soleil brillera, que l’herbe poussera et que les rivières couleront ». M. Pierre Dupuy avait précédé ce visiteur par un discours de circonstance, mentionnait que les Indiens étaient de véritables Canadiens, par excellence, et que le nom de Riel s’imposait comme un mythe sinon comme un puissant symbole d’héroïsme.

M. Mitchener chargé de la dernière allocution où il devait remercier l’Hôte d’honneur a précisé que les indiens ne constituent pas seulement un groupe ethnique de plus dans le grand Canada, mais une nation nécessitant tout l’appui des autres canadiens. Les Indiens du Canada relatent dans leur pavillon de véritables pages de l’histoire première du Canada, les réalisations présentes et passées et les gages d’espoir pour l’avenir de leur race.

LA PRESSE UN ANNIVERSAIRE POUR LES INDIENS

04 août 1967 – La direction des Événements spéciaux n’en revenait pas de sa surprise, lorsqu’elle apprit que la Journée des Indiens d’Amérique coïncide avec l’anniversaire du Massacre de Lachine, qui eut lieu les 4 et 5 août 1660. Elle s’est empressée de déclarer que ce n’est pas l’Expo, mais les Indiens qui ont choisi la date et que l’Expo l’a acceptée.

GERMAIN TARDIF

LA PRESSE DU VRAI BLÉ D’INDE DE VRAIS INDIENS

04 août 1967 – À quelques pas du pavillon du Canada, le commissaire général adjoint du pavillon des Indiens du Canada a semé un petit enclos de maïs indien « Du vrai de vrai », affirme M. Russell Moses. Les tiges ont maintenant cinq semaines et sont en excellente voie d’atteindre leur maturité. Le maïs provient de la ferme de l’oncle de M. Moses, dans la réserve indienne des Six Nations, près de Brantford, en Ontario.

GERMAIN TARDIF

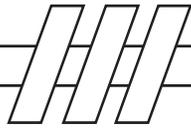
The Gazette INDIANS MAKE A POINT ON THEIR DAY

05 août 1967 – “I am not proud when I come in here”, said a woman to the Governor-General’s party as she toured the Canadian Indians pavilion yesterday. And this same sentiment was echoed time and time again by white Canadians visiting the beautifully designed pavilion which says in essence “Give us the right to manage our own affairs” and tells the story of how the Canadian Indians received the white man with love and ended up deprived of almost all their land and most of their rights.

But none of this angry spirit moved the Indians to create their protesting pavilion was in evidence yesterday as Indians from all over Canada flocked to Expo and Place des Nations to celebrate “Indians of Canada Day”. It was a very festive occasion. Plains Indians danced, sang, whistled and held a colorful pow-wow. Andrew Delisle, commissioner-general of the Canadians Indians pavilion and Mohawk chief of the Caughnawaga reserve, told the 5,000 persons gathered for opening ceremonies that “we will continue to be Canadians in thought and action as long as the sun shines, the rivers flow and the grass grows.”

And the official party which included many Indians chiefs, the Governor-General and Mrs Roland Michener, and the minister in charge of Indian affairs, Arthur Laing, spent the afternoon touring pavilions whose people are of American Indian descent – the pavilions of Cuba, Mexico and Venezuela. However, the sentiments of the non-Indian peoples of Canada were expressed by Mr. Michener who said “the new pride and resolve among our Indian people is being matched by a developing social consciousness in our country towards native people, not only Indians, but Eskimos and people of partly native descent as well. “None of us should ever forget that Canada cannot expect to achieve true greatness while any of its earliest people still live in the shadows”. It was the Governor-General who reviewed the guard of honor at Place des Nations and who was invited by the Canadian Indians to represent Canada. “The majority of the Indian people have much affinity for the British crown and this attachment, formed when we signed our first treaties with the Crown, supercedes any feelings we might have for the political government of Canada”, explained the Indians of Canada pavilion’s deputy-commissioner, Delaware Indian Russell Moses.

Mr. Moses went on to say that this did not means Indians are “separatist” or disliked the federal government. “We are extremely proud of being Canadians. After all we are the first Canadians”. This feeling was echoed by Mr. Delisle, “The native people of this continent are the only ones who consider themselves as true Canadians without any other ties of blood or sentiment to any other country or continent. “We have contributed much in the past to the growth of this country and will continue to contribute in the future. **SANDRA DOLAN**



The Montreal Star RAIN WAS BITTER BLOW – DAMPER ON INDIANS DAY

05 août 1967 –The thump of a lonely tom-tom sounded across the sedate terrace of Expo’s most exclusive restaurant as Russell Moses shook his head wearily. “It’s been the roughest three weeks of our lives, planning this. Then that rain really killed us”. From the dark sky, a few stars peeped out hesitantly as ankle bells jingled an ancient beat and the dancers moved slowly across the puddles on the concrete terrace.

In the formality of Expo’s official functions, it was an odd ending for what had started out as the most ambitious special day yet planned for Expo. But the rain had come and washed out much of the Indians of Canada Day at the fair. For Mr. Moses and other officials at the Indian’s pavilion it was a bitter blow. Indians have come from across Canada and the U.S. to join the celebrations. The driving bursts of rain which swept Expo during the day had washed out a Plains Indian pow-wow in the afternoon. And in the morning, a sudden storm drove all spectators away before Expo’s nine top officials were crowned with ceremonial Indian head-dresses. The final blow came when dire warnings from weatherman forced cancellation of a giant buffalo roast for 600 guests on Notre-Dame Island. Instead, the evening gathering was held in the splendid but very urban setting of the Hélène de Champlain restaurant.

Ironically, after the heavy rain earlier in the day, no rain at all fell during the evening. Governor-General Roland Michener, who presided over the Canadian Indians day, spent more than an hour at the gathering – drinking draught beer and eating buffalo meat. At one point the Governor-General donned an Indian head-dress as he joked with the visiting chiefs from across the country. But Mr. Michener had left by the time the Indian dancers in their buckskin suits and traditional dress began their impromptu dance on the dark terrace. The dances were the same as those which had brought enthusiastic applause from spectators at Place des Nations for the formal ceremonies in the morning.

The Governor-General told the morning gathering that it was encouraging to see rapid development of Indian leadership in recent times. Reciting the past problems and grievances of the native people, Mr. Michener hoped that Canada’s second century would see the full emergence of the Indians. “None of us should ever forget that Canada cannot expect to achieve true greatness while any of its earliest people still live in the shadows”.

Chief Andrew Delisle of Caughnawaga, the Commissioner General of the Indians of Canada pavilion told the crowd: “This is our pledge to Canada – we will continue to be Canadians in thought and action as long as the sun shines, the rivers flow and the grass grows”. **JOHN GRAY**



© Ville de Montréal



LA PRESSE LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL INVITE LES INDIENS À UN « DIALOGUE AMICAL »

05 août 1967 – « Après avoir vu le saisissant pavillon indien, a déclaré hier M. Roland Michener, gouverneur général du Canada, lors de la cérémonie officielle à la Place des Nations, à l’occasion de la Journée nationale des Indiens du Canada, on peut être assuré que ce qui n’a été pendant longtemps qu’un monologue va devenir dialogue amical (a gentle dialogue) ».

Le gouverneur général du Canada qui préside, à la Journée en qualité de « représentants national des Indiens du Canada » faisait allusion évidemment au paternalisme qui a marqué jusqu’ici les relations entre les Blancs et les Indiens et qui, divers signes semblent le suggérer, devrait céder la place à une collaboration sur un pied d’égalité. En effet, « les Indiens sont plus que jamais déterminés à contribuer de leur propre initiative et selon leurs conceptions particulières, à la vie du Canada » comme l’a dit – en français – le gouverneur général, qui a parlé aussi de la « prise de conscience des Blancs de leurs devoirs sociaux envers les Indiens et les Esquimaux ».

M. Roland Michener a souligné l’importance de cette journée où l’on rend hommage aux Premiers Canadiens. « Les autres Canadiens ne doivent jamais oublier que les Indiens et les Esquimaux étaient ici les premiers, qu’ils étaient organisés en société qui ont été gravement perturbées par leur arrivée, que leur santé a été gravement compromise, qu’ils sont devenus dépendants, que leur esprit comme leur corps a été détruite par la présence blanche. Cette race qui paraissait s’éteindre au début de ce siècle, a souligné encore le gouverneur général, manifeste depuis quelques temps un début de ralliement et en 1967 l’on peut parler d’une véritable résurrection (émergence) des Indiens du Canada, désormais prêts à jouer pleinement leur rôle dans la vie canadienne (...) On y remarque un sentiment nouveau d’unité et de motivations communes... que le reste du Canada doit reconnaître ».

De son côté le commissaire général de l’exposition, M. Pierre Dupuy, a déclaré qu’il saluait les Indiens comme « les vrais Canadiens d’origine ancienne, les Canadiens par excellence. Vous aviez votre propre civilisation, qui se serait développée et aurait progressé, si elle n’avait été mise en contact avec une race et une civilisation différente. Il est un peu tard pour s’excuser d’avoir changé le cours de votre évolution historique, a ajouté M. Pierre Dupuy, mais nous

reconnaissons plus que jamais, l’importance de votre contribution et nous vous en remercions ». Le commissaire général parlant en français a évoqué d’autre part le souvenir de Louis Riel, témoignage de la participation canadienne-française « aux épreuves des jours difficiles ».

Enfin, le chef Andrew Tanahokate Delisle, commissaire du pavillon des Indiens, a pris la parole pour rappeler que « ce grand pays, le Canada, est composé de plusieurs nations différentes et de groupes minoritaires qui ensemble façonnent cette nouvelle patrie. Les Indiens – eux-mêmes divisés en six grands groupes culturels différents, peuvent se dire les hôtes de tous les autres groupes ethniques du Canada. Nous avons beaucoup contribué dans le passé à la grandeur de ce pays et nous y contribuerons encore à l’avenir. Et voici mon engagement envers le Canada, a-t-il conclu : nous continuerons d’être Canadiens par la pensée et par l’action aussi longtemps que le soleil brillera, que l’herbe poussera et que les rivières couleront »...

Avec cette formule, traditionnelle chez les Indiens pour signifier l’éternité s’achevait la cérémonie d’usage Place des Nations, assortie, comme toujours, d’une revue des éléments militaires d’honneur – 100 soldats du 3^e bataillon du Royal 22^e régiment – et de la musique du Corps royal Canadien des Transmissions. Mais elle se complétait d’une cérémonie plus originale : la remise d’une coiffure indienne à plumes aux huit ou dix hauts fonctionnaires de l’Exposition présents à la cérémonie, précédés comme il se devait, après le gouverneur général lui-même.

Le tout s’est passé sous une pluie fine qui n’a toutefois rien arrêté. Après la cérémonie, les officiels se sont rendus au pavillon Indien qu’ils ont visité rapidement avant de se rendre au restaurant Hélène de Champlain, où ils étaient reçus par le commissaire général de L’Expo.

**The Ottawa Journal** INDIANS MIGRATING TO EXPO PAVILION

9 août 1967 - MONTRÉAL (CP) — Micmacs, Montagnais, Swampy Cree, Blackfoot and Haida.... Canada's Indians are travelling to Expo from all points of the compass this summer to find a new sense of unity and mutual understanding at their popular, teepee-shaped pavilion. "The only knowledge my people once had of other tribes such as the Sioux, they got from white men's magazine," Chief Andrew Deslisle of the 5,000-member Caughnawaga Iroquois band near Montréal said Tuesday.

Those magazines made us believe the Sioux were bad people. Now we get to meet them here and we can see they're not. As commissioner-general of the controversial pavilion, soft-spoken Chief Deslisle has made his comfortable pavilion office an informal meeting place for Indians from British Columbia to Prince Edward Island.

Tuesday his office was jammed by a friendly troupe of Blackfoot entertainers from Cluny, Alta, making their first trip ever to the East to dance and chant at Indian Day celebrations, scheduled for Friday afternoon in Place des Nations.

They staged a drum-thumping war song on the sunny pavement outside the pavilion, which represents Plains' Indians with its large teepee; the West Coast with a totem pole carved for Expo by Kwakiutl craftsmen; and the East with birchbark canoes resting on a quiet pond. For two years before Expo opened, Chief Deslisle traveled to tribes across Canada asking Indian people what they wanted their pavilion to look like and to say. The result is a hard-hitting demand for Indian control of Indian affairs that Chief Deslisle figures makes Indian visitors feel "they are at last saying something of what they feel."

"I doubt any Indian had ever before gone across Canada like that, finding out what other Indians were all about. White investigators have done it before, but never an Indian. Staffed by 14 pretty hostesses from tribes across Canada, the pavilion was built and is managed entirely by Indians.

An advisory board of eight Indian leaders, including Chief Max Gros - Louis of Québec's Huron Indians, meets to settle tough problems with Chief Deslisle and deputy commissioners Russell Moses and T.R. Kelly. Lately Mr. Kelly, a Haida from British Columbia, and Mr. Moses, a Delaware from the Six Nations reserve near Brantford, Ont., have found that, like Chief Deslisle, they are being increasingly called on to explain the Indian point of view. "I wouldn't call us spokesmen for Canada's Indians," Mr. Moses says. "But Mr. Deslisle at least, has come to represent what this pavilion is asking for."

Rosemary Speirs

La Patrie « NOS » INDIENS ONT HUMILIÉ
LES INDIENS « MADE IN U.S.A. »

13 août 1967 – On sait, par les chroniqueurs du siècle dernier, que les joueurs de crosse évoluaient autrefois sur des terrains qui avaient souvent plus d'un mille de long sur un demi-mille de large, limites très facultatives d'ailleurs, puisque les équipes se disputaient la balle où qu'elle tombe, dans la forêt comme parmi les spectateurs, avec un tel acharnement que la seule façon d'assister à un match de crosse et d'en sortir indemne était de grimper dans un arbre robuste!

Aujourd'hui, il n'y a plus de forêt ni même d'arbres à proximité des terrains, mais il n'y a plus également de spectateurs. C'est vous dire que lorsque les choses changent, ce n'est pas toujours pour le meilleur! Soyons juste. Même abâtardi par les Blancs, ce sport est viril et spectaculaire. Au championnat de crosse des Indiens d'Amérique du Nord à l'Autostade, la beauté du spectacle présenté n'a même pas été altérée par la tragique absence d'un public très mal informé, et par ailleurs blasé.

À lui tout seul, Gaylord Powless valait bien le déplacement. Ce junior de 29 ans des Green Gaels d'Oshawa, véritable machine à compter des buts, a donné une performance magnifique en trouvant le fond du filet pas moins de 10 fois en trois parties et en fournissant 13 assistances qui, pour la plupart, préparaient des buts certains. On l'a vu quelques secondes avant la fin de la deuxième partie s'emparer de la balle au centre du terrain sur une mise au jeu, filer comme un météore au milieu des lourdes défenses américaines médusées, et fusiller le gardien à bout portant sans que la balle ne quitte sa crosse avant le lancer. On l'a vu encore, complètement déporté à l'aile droite, surveillé par deux joueurs différents, faire une passe parfaite de toute la largeur du terrain à son compère Jim Squires qui, laissé seul, prenait le gardien en défaut. On l'a vu partout, à la défensive comme à l'attaque, bombardant le gardien dans toutes les positions, de loin, de près, de revers, par-dessus son épaule, en pleine course ou en sautant comme un diable au-dessus des défenses.

Il faisait penser aux Richard, à Maurice par sa fougue, son improvisation, sa force, et à Henri, vous savez ces soirs ou Henry « l'a en plein », lorsqu'il virevolte





Suite...

avec tant de dérisoire facilité que ses adversaires semblent figés sur la glace. Imaginez, les deux Richards dans un , et personne ou presque pour voir cela!

Ces rencontres pour le titre de champion d'Amérique du Nord entre indiens US et Canadiens avaient pour principal défaut d'opposer deux équipes inégales. Nos indiens à nous (comme disent les ministres), plus légers, plus rapides, plus adroits, improvisant mieux, étaient trop fort pour leurs adversaires. Après s'être laissé surprendre au début de la 1^{ère} partie par deux rapides des Américains, ils ont par la suite, démontré d'éclatante façon leur supériorité dans tous les domaines du jeu. Certains quarts, il n'y avait qu'eux sur le terrain, enfilant jusqu'à six buts de suite sans obtenir de réplique. À part Gaylord Pawless, les Jim Squires, Charlie Thomas, Pidgie Norton et tous leurs équipiers ont joué les trois parties à fond de train, sans concession, sans cadeau d'aucune sorte à leurs adversaires. On aurait dit qu'ils voulaient une fois pour toutes rendre indiscutable leur supériorité.

Cette farouche détermination, ajoutée à l'accord que les deux équipes avaient pris de ne pas se livrer à des brutalités excessives, ont contribué à la beauté d'un tournoi dont l'issue ne faisait aucun doute dès le deuxième quart de la première partie. Côté américain, Oliver Hill jouait la première partie au-dessus de sa tête en comptant huit buts. Ross Powless, instructeur des Indiens du Canada, promet qu'à l'avenir l'Amerloque en compterait moins, et le lendemain Hill n'avait même pas une assistance. C'est la preuve qu'on ne jouait pas pour rire. À noter que Ross Powless est le père de Gaylord et Garry Powless et l'oncle de Pete Powless, tous de l'équipe canadienne.

Côté gardiens, on a justement remarqué les qualités de Garry Powless, mais disons que les exploits furent rares. Devant des buts un peu trop larges, les gardiens sont vraiment sans ressources sur les tirs de près et les échappées. Ils n'ont même pas la chance du hasard tant la cible derrière eux est hospitalière à une petite balle. Pour les dossiers, rappelons les résultats de ce championnat au total des points : les indiens du Canada ont gagné la première partie 19 à 11, 24 à 7 la seconde et 22 à 11 la dernière, soit une différence sans équivoque de 35 buts en trois parties.

Nous l'avons dit : le spectacle était des plus intéressants et il n'y avait personne pour le voir. Outre une publicité mal faite et incomplète, ce tournoi avait contre

lui les préjugés des défenseurs de la crosse en aréna ou sur terrain réduit. Je serais bien à l'aise avec vous. C'était la première fois que j'assistais à une partie de crosse sur grand terrain... et pour cause, on n'en avait pas présenté au Québec depuis 1931! On m'avait avertie : « **Tu ne verras pas la balle, les arrêts de jeux sont nombreux, c'est lent et confus à cause du trop grand nombre de joueurs, etc. etc.** » Je n'ai rien constaté de semblable, et après trois parties, mon seul reproche est le trop grand désavantage fait au gardien de buts, détail qu'on peut corriger aisément si l'on partage ce point de vue.

Les arrêts sont pratiquement inexistantes avec les petits ramasseurs de balles qui patrouillent l'extérieur du terrain et en tiennent toujours une prête à être remise au jeu. La partie n'est guère plus lente qu'au jeu à six hommes, et quand à la balle, on la devine plus souvent qu'on la voit, les lancers sont si rapides que le geste et le tremblement du filet derrière le gardien sont presque simultanés. Mais n'est-ce pas la même chose au Hockey?

Vendredi soir, le terrain était si exécrable que les quelques spectateurs présents se demandaient si ce n'était pas à une partie de water-polo qu'on les avait conviés. L'immense borborygme ne permettait même pas qu'on fasse la mise au jeu au centre, les joueurs maculé de boue glissaient dangereusement, « **bruf, me disait un organisateur, c'est bien parce que c'est pour l'Expo que nous jouons, sinon la partie serait remise** ». Eh! Bien, même dans ces conditions, la partie fut intéressante, et le lendemain, le terrain asséché permit une exhibition parfaite. Enfin n'publions pas qu'il s'agissait d'une partie de crosse entre Indiens, et que le spectacle eût été plus piquant si l'on avait opposé, par exemple, les meilleurs Indiens aux meilleurs « colons », mais on craignait quelques scènes disgracieuses, paraît-il...

Donc, si l'on considère que le championnat de crosse entre Indiens fut excellent par le calibre du jeu présenté, et si l'on tient compte des bonnes raisons pour lesquelles il n'a pu être parfait, il y a lieu de se demander s'il n'y a pas dans ce spectacle un remède à l'anémie chronique de la petite crosse du Québec.. Pour ma part, depuis dimanche dernier, je suis persuadé que la crosse sur grand terrain, en plein air, serait plus facile à ressusciter chez nous que la crosse en aréna en plein mois d'août. Il ne reste plus qu'à dépister quelques Gaylord Powless québécois et à convaincre les promoteurs!

PIERRE FOGLIA



POW-WOW - INDIENS DES PLAINES - JOURNÉE OFFICIELLE DES INDIENS DU CANADA - PLACE DES NATIONS